

La revue catholique des idées et des faits

SOMMAIRE

Montaigne, philosophe et éducateur
 Les corsaires belges
 La foire aux livres belges
 Responsabilités de la guerre
 La mission de Claudel
 Ma visite à Banneux

Félix KLEIN
 Charles MAROY
 Fernand DESONAY
 Jean THÉVENET
 Victor BINDEL
 Léon BOUCHAR

Les idées et les faits : Chronique des idées : Beauraing et les « Études carmélitaines », M^{gr} J. Schyrgens.

La Semaine

Quand ces lignes paraîtront, sans doute le Gouvernement sera-t-il pourvu — malgré les criailleries et rodontades électorales de nos socialistes — des pouvoirs spéciaux nécessaires pour remédier, vite et bien, à notre situation financière. Qu'il en use largement et énergiquement, le salut est à ce prix. On le jugera sur les résultats.

L'exposé des motifs du projet de loi allouant ces pouvoirs spéciaux affirmait :

La Belgique entend demeurer fidèle au régime parlementaire qui répond à son esprit public.

Comme les Chambres l'ont estimé dans des circonstances analogues, en 1926 et en 1932, ce régime possède les ressources qu'il faut pour pallier aux inconvénients de sa procédure usuelle qui ne permet pas d'adapter instantanément aux événements qui peuvent surgir, en une époque particulièrement troublée, les solutions nécessaires.

Qu'élegamment ces choses-là sont dites!

La démocratie politique, les parlotes parlementaires, l'électoralisme, nocifs toujours, sont mortels en temps de crise. Il ne reste alors qu'à baillonner la démocratie, à la mettre en veilleuse, à l'empêcher de nuire. De temps en temps, nous disait un jour un éminent penseur étranger, fervent démocrate, de temps en temps il faut interrompre le cours de la démocratie, remettre de l'ordre dans la maison, prendre les décisions que la rivalité des partis et les préoccupations électorales rendaient impossible, puis laisser la démocratie reprendre les choses en main...

Pour les gâter à nouveau, pensâmes-nous...

N'est-ce pas une gageure de parler pendant une heure et demie des *Responsabilités de la guerre* sans nommer une seule fois la Prusse? Cette gageure, notre collaborateur et ami, M. Jean Thévenet, l'a tenue dans l'intéressante conférence qu'il fit au Jeune Barreau et dont nous publions la seconde partie aujourd'hui.

Et pourtant! Si de nombreuses causes ont fini par mettre l'Europe à feu et à sang, si de multiples responsabilités se trouvent engagées, il y a une cause principale et une responsabilité primant toutes les autres : la Prusse! Comme le rappelait tout dernièrement l'éminent écrivain anglais G. K. Chesterton, la Prusse empoisonna d'abord l'Allemagne, puis l'Europe. Sans la Prusse, disait-il, il n'y aurait pas eu d'hostilité contre l'Allemagne. La Prusse commença par abattre l'Autriche. D'un Empire allemand autrichien catholique, la Prusse fit un Empire allemand prussien protestant. Il faudrait remonter à la guerre de Trente-Ans, puis parler de la politique de Frédéric le Grand pour montrer les origines de cet empoisonnement prussien et de la mortelle emprise que la Prusse finit par exercer sur la plus grande partie des territoires allemands. Cette hégémonie prussienne, la grande cause de la grande guerre, prôna une « Kultur » faite avant tout du culte de la force. Sadowa et Sedan exaltèrent follement l'orgueil prussien. Cette Allemagne contemporaine, qui ne fut et qui n'est qu'un État prussien, crut que toutes les espérances lui étaient permises.

L'Autriche, elle la tenait. La France vaincue se trouvait livrée à la décomposition démocratique. La Russie n'était qu'un colosse aux pieds d'argile.

Heureusement pour la civilisation occidentale, la bêtise prussienne, l'arrogance prussienne, empêchèrent Berlin de mener un jeu qui eût fait de l'Europe la vassale de la Prusse. La Grande-Bretagne fut aliénée par la construction d'une flotte qui la menaçait directement.

La France finit tout de même par réagir — trop peu hélas! — sous l'appréhension perpétuelle d'un recours au sabre. Si, en 1914, le conflit éclata enfin, c'est surtout et avant tout, parce que la formidable machine de guerre montée par la Prusse ne pouvait pas ne pas partir un jour. Depuis des années, on la maintenait sous pression, menaçant à chaque instant de la lancer sur l'Europe. Même si, en 1914, elle a quelque peu échappé au contrôle de ceux qui la conduisaient, les responsables de son démarrage sont ceux qui la construiraient dans le but de la voir servir tôt ou tard...

* * *

Le danger de se tromper est grand, quand on réunit, sous un même substantif, des facteurs très différenciés pourtant suivant l'adjectif qui les qualifie. Certes, le nationalisme est une des causes profondes de la guerre. Le militarisme aussi. Mais ne s'expose-t-on pas à de graves erreurs et à de flagrantes injustices en ne poussant pas l'analyse plus loin et en ne distinguant pas les nationalismes? N'y avait-il pas un monde, avant la guerre, comme d'ailleurs depuis, entre le nationalisme allemand et le nationalisme français? Entre le militarisme allemand et le militarisme français?

Le nationalisme allemand était offensif et conquérant. Le nationalisme français était défensif — insuffisamment d'ailleurs — et rien moins que conquérant.

Le militarisme allemand était arrogant et agressif. Toute la vie publique allemande exaltait la force militaire. L'état-major prussien régnait sur l'Allemagne.

Le militarisme français était faible. La vie publique française l'humiliait sans cesse. L'armée était subie comme un mal nécessaire dont il fallait limiter le plus possible la dangereuse influence.

Quand M. Thévenet écrit : « *Toutes les grandes puissances avaient dépensé, en armements, des sommes déjà inimaginables pour l'époque. Comment ne pas concevoir alors la tentation d'utiliser à un moment donné cet instrument dont on est si fier, forgé par les sacrifices financiers de la collectivité...* », il n'a pas tout à fait tort, mais il est loin d'avoir complètement raison. Pourquoi les grandes puissances armaient-elles? Les raisons de l'Allemagne n'étaient pas celles de la France, comme d'ailleurs le rythme des armements allemands était bien différent du rythme des armements français. En pareille matière, généraliser et systématiser expose à simplifier et à fausser. Oui, la course aux armements devait conduire à la guerre, mais cette course, qui donc la conduisait? Qui donc y obligeait? La Prusse...

La preuve a été faite cent fois de l'imprévoyance française

de l'impréparation française, de l'antimilitarisme foncier et du pacifisme chimérique des gouvernements de la Troisième République.

En 1905, la situation en France était lamentable. Si l'Allemagne avait osé alors!... Elle crut, sans doute, que de posséder sa gigantesque armée suffisait pour réaliser ses vues, comme la seule existence de la flotte anglaise était la politique britannique. Heureusement que les hommes d'Etat et les diplomates allemands ne furent que ce qu'ils furent!

M. Thévenet ne nous paraît donc aucunement autorisé à conclure : « *L'autre face du militarisme se traduit par la constitution d'une caste : le haut-état-major des grandes puissances, pour lequel la guerre constitue la raison d'être suprême. En parfaite bonne foi, avec désintéressement et patriotisme, tous les chefs d'armée, en 1914, aspiraient à la guerre...* » Que l'état-major prussien y aspirait, certes! Que d'autres souhaitaient voir se réaliser enfin la menace prussienne qui empoisonnait l'Europe depuis des années, pour en finir une bonne fois avec ce cauchemar, peut-être. Mais que l'état-major français, renseigné sur la formidable force militaire allemande y aspirait, nous attendons qu'on nous le démontre.

Il n'y aurait pas eu de guerre en 1914 si l'Allemagne prussifiée n'avait pas mené la course aux armements, obligeant, malgré elle, une France perdue dans les folies démocratiques et dans les nuées pacifistes, à suivre de loin. Car qui donc oserait nier la disproportion effrayante entre la préparation militaire allemande et la préparation française? Avec de meilleurs généraux, l'Allemagne gagnait presque à coup sûr...

* * *

Quant aux événements tragiques des derniers jours qui précéderent la guerre, il faut, en les étudiant, ne pas perdre de vue quelques vérités de bon sens. Peu importe le moment où furent décrétées les mobilisations. L'histoire de la mobilisation russe ne prouve qu'une chose, que nous eussions aimé entendre énoncer par M. Thévenet : c'est que, pour ébranler les masses russes, il fallait des jours et des jours, alors que pour l'armée allemande ce n'était qu'une question d'heures. Une mobilisation russe antérieure à toute autre mobilisation n'indique donc pas du tout une volonté de guerre, mais seulement l'appréhension d'une volonté de guerre chez le puissant voisin... A qui fera-t-on croire que si une Allemagne ne voulant pas la guerre, n'avait pas mobilisé, même devant la mobilisation russe, elle eût couru le danger d'être envahie par l'armée russe mobilisée!!

Très certainement ni la France, ni l'Angleterre ne voulaient la guerre. Elles la subirent, avec cette différence, toutefois, que l'Angleterre eût pu l'empêcher en déclarant tout de suite que les Centraux la trouvaient en face d'eux.

L'exposé de M. Thévenet n'a pas modifié notre conviction que la guerre est sortie, avant tout, des agissements de la Prusse au cours du XIX^e siècle. Les victoires prussiennes, l'hégémonie prussienne sur l'Allemagne des Hohenzollern, le militarisme prussien, le maître d'école prussien, la culture prussienne avec son racisme antichrétien et son exaltation païenne de la force, la course aux armements menée par la Prusse, la formidable armée allemande aux mains d'un empereur à moitié fou et de dirigeants incapables, tout cela devait un jour provoquer la guerre.

Heureusement qu'il y eut et qu'il y a toujours l'incomparable bêtise allemande.

Citons Chesterton encore. De lui on l'acceptera plus facilement...

« *Si ce que je vais dire paraît manquer d'humanité, je le regrette; je m'empresse de me soumettre si c'est de la mauvaise théologie; j'en demande pardon si, ce que je ne crois pas, ce n'est que l'expression de mon impatience; mais je confesse qu'à l'annonce du succès de la révolution hitlérienne j'ai crié tout de suite : « Dieu soit béni pour le meilleur don de Dieu à l'homme : la bêtise des Allemands ! »*

Et, certes, devant la nouvelle menace prussienne, devant ce nationalisme insensé, devant cette course aux armements qui reprend, UNIQUEMENT PARCE QUE LES ALLEMANDS LE VEULENT, devant le nouveau danger qui menace notre civilisation occidentale, il est bon de se dire, avec Chesterton, au spectacle de l'Allemagne hitlérienne :

« *Moi qui ai la faiblesse de préférer l'ancienne culture catholique de l'Europe, celle qui défit les Huns à Châlons et les Bolcheviques à Varsovie, j'en reviens à la même réflexion : bien des choses sont contre nous, mais, au moins, nous avons pour nous, la stupidité allemande.* »

Alors les Belges ne sont que de pauvres primaires en matière de politique extérieure? Des préjugés simplistes nous égarent? Nous n'aurions qu'une politique subjective basée sur des sympathies et des antipathies? Notre connaissance des pays voisins serait très déficitaire, etc., etc.?

M. Luc Hommel l'a dit à qui voulait l'entendre, l'autre soir, à *Radio-catholique*. Il a spécifié. C'est sur l'Allemagne surtout que se trompent ceux d'entre nous qui croient encore au militarisme prussien et autres vieux bobards démodés!

Grand merci! Mais nous sommes moins sévères pour nos compatriotes. Les Anglais, qui ont pourtant une politique extérieure n'est-ce pas?, ignorent bien plus leurs voisins que nous n'ignorons les nôtres. Et le Belge moyen est infiniment mieux renseigné sur l'Europe que ne l'est le Français moyen — parce qu'un petit pays ouvre plus facilement ses fenêtres sur les grandes nations qui l'entourent. Alors?...

M. Hommel nous a parlé de la jeunesse allemande, les moins de quarante ans qui sont l'Allemagne. Il s'est basé sur le livre de Günther Gründel : *La Mission de la jeune génération*. Nous avons signalé ce volume ici même le 17 mars. Sa lecture a donné à M. Hommel la conviction que la nouvelle Allemagne n'est plus une Minerve casquée! Outre-Rhin — croit-il — le citoyen du monde a pris le pas sur le guerrier germanique!! La jeunesse allemande ne songe pas à la guerre! Le militarisme prussien est mort! Mais... l'heure de l'Allemagne a sonné. L'Allemagne va créer l'homme nouveau...

Et M. Hommel de conclure : Regardons avec un peu d'inquiétude mais avec infiniment d'intérêt, se construire ce monde nouveau...

Avec un peu d'inquiétude seulement? Mais M. Hommel oublie-t-il donc l'appel à la force lancé à la jeunesse allemande.

« *En raison de leur état d'esprit actuel — écrit l'auteur qu'il célébrait, M. Günther Gründel — aucun Etat européen, même le plus petit des Etats qui succéderent aux anciennes monarchies, ne voudra se laisser mener par une Allemagne impuissante et qui n'a pas encore su réaliser sa pacification intérieure. La condition indispensable à l'unification de l'Europe et à l'assainissement mondial sera une vaste reconstruction de l'Allemagne, également forte à l'intérieur et à l'extérieur. Le devoir pour l'Allemagne, désormais, c'est LA FORCE!* »

Et, partout, dans le Troisième Reich, la jeunesse s'exerce. Chemises brunes, boudiers, bottes. Demain, fusils et mitrailleuses. La force allemande! Non pas que cette jeunesse songe le moins du monde à la guerre! Comment oser le croire?! Elle crée l'homme nouveau... M. Hommel n'en ressent qu'un peu d'inquiétude. Nous n'avons pas honte, nous, d'avouer notre peur, notre très grande peur...

* * *

En exaltant l'œuvre régénératrice de cette jeunesse allemande, M. Hommel a oublié de nous dire comment, d'après M. Günther Gründel, on enseigne l'histoire à cette jeunesse. Nous montrerons, la semaine prochaine, que les assises du monde nouveau qui se construit outre-Rhin n'ont, avec la vérité que de très lointains rapports. Une raison encore, M. Hommel, pour être très inquiet.

Montaigne

Philosophe et éducateur

Montaigne étant né, comme il a pris soin de le noter lui-même dans ses *Essais*, « entre onze heures et midi, le dernier jour de février mil cinq cent trente-trois », l'on n'a point manqué de fêter, cette année, son quatrième centenaire, et la Monnaie française vient de frapper en son honneur une belle médaille commémorative. Des questions très nombreuses qui, à cette occasion, s'agissent autour de cet esprit « ondoyant et divers », il n'en est pas, croyons-nous, de plus intéressantes que celles qui concernent ce qu'on peut appeler (de termes qu'il eût sans doute estimés trop graves) sa philosophie et sa pédagogie.

* * *

La philosophie, telle que Montaigne l'entend, n'a rien d'abstrait, ni de technique; elle se réduit à l'observation comme méthode, à la morale comme but; point de place, chez lui, pour le raisonnement ni pour la métaphysique. Les « discours » de la philosophie seront « assortis aux exemples »; ils instruiront le disciple « à se connaître et à savoir bien mourir et bien vivre ».

Les *exemples*, c'est-à-dire les faits d'observation, sont nécessairement de deux sortes, suivant qu'ils se rapportent aux autres hommes ou à nous-mêmes. Montaigne aime et conseille l'étude des autres hommes: il veut qu'on apprenne l'histoire, pour connaître les ancêtres et tirer de leur vie des leçons utiles; il veut qu'on regarde autour de soi et qu'on voyage le plus possible, pour connaître les contemporains et pour s'élargir les idées au contact d'esprits inconnus. Mais ce qu'il préfère à tout, ce dont son livre est plein et débordant, c'est l'observation intérieure, c'est l'étude de soi-même: « Moy qui m'espie de plus prez, qui ay les yeux incessamment tendus sur moy, comme celui qui n'ay pas fort affaire ailleurs... », voilà comme il parle, et à bon droit, dans un passage fort sérieux de son *Apologie de Raymond de Sebonde*. Ainsi sa psychologie, pour employer des termes techniques dont on ne trouve pas trace dans les *Essais*, sa psychologie est purement expérimentale, dépourvue de presque tout ce qu'un raisonnement, même légitime, peut ajouter de lumière et d'étendue à la simple constatation des faits.

De là découle naturellement une morale tout empirique, et qui se borne à chercher, d'après les leçons de l'histoire et de la vie quotidienne, quel est le meilleur moyen de couler ses jours avec le moins d'ennui possible et le plus d'agrément. Comme nous le verrons un peu plus loin, c'est la vraie clé de son système d'éducation.

Rendons-lui cette justice qu'il est passé maître dans l'art d'exposer une telle morale et surtout de la pratiquer lui-même. Au milieu du siècle le plus agité, s'être fait une retraite aussi tranquille et abritée qu'on pouvait l'avoir; s'être éloigné de tout ce qui absorbe et passionne la vie, désintéressé de toutes les causes, même du bien public et de la foi en péril, détaché de tous les

soucis, même à l'égard de ses proches parents; avoir poussé la modération et le nonchaloir jusqu'à l'indifférence en présence des plus graves problèmes; même en son acte de croyance religieuse, s'en être remis à l'habitude et à la tradition de savoir si cet acte était raisonnable ou non; enfin n'avoir guère gouverné ses pensées et sa vie qu'en vue de son repos, de son indépendance et de la stérile jouissance de soi-même; certes, si c'est en cela que consiste la morale, Montaigne fut un grand moraliste, et, si c'est là être vraiment sage, il fut, comme on l'a dit, le plus sage des Français. Mais quoi? Une telle morale, ne suffit-il pas, pour la réfuter, de l'exposer dans son froid cynisme, en la dépouillant des charmes d'un style séducteur, en laissant apparaître tout ce qu'elle a de contraire aux devoirs que nous imposent le développement de notre perfection propre, notre solidarité à l'égard du prochain, le respect et l'amour de Dieu? On trouve dans les *Essais* bien des avis utiles pour augmenter les charmes de l'existence ou en adoucir les épreuves, et plus d'une fois il y aura lieu d'en faire son profit; mais ce qu'on y chercherait en vain, ce seraient des conseils généraux, des exemples d'héroïsme, des leçons de vertu et de désintéressement.

Si Montaigne ne sait pas s'élever au-dessus d'une morale vulgaire, c'est qu'il est dépourvu de ces grandes convictions qui élèvent l'âme et la fortifient. Comment la volonté suivrait-elle une voie droite, quand l'esprit, qui doit la guider, ne sait pas lui-même où il va?

Montaigne n'est pas sceptique dans le sens absolu de ce mot, et nous verrons pourquoi; mais c'est un dilettante. Il ressemble aux Anciens dont il parle dans l'*Apologie*, et qui, ne faisant nul cas de la philosophie, philosophaient cependant sans croire à leurs propres idées: « Ils ont voulu considérer tout, balancer tout, et ont trouvé cette occupation propre à la naturelle curiosité qui est en nous. » Sur presque aucune question il n'a d'idée fixe; pour chaque problème il indique des solutions diverses et contradictoires, qui varient au gré de son humeur fantasque. Et, comme c'est surtout en lui-même qu'il étudie le genre humain, il en conclut naturellement que nous sommes tous incapables de nous fixer à quoi que ce soit et de rien connaître de certain. Tantôt avec éloquence, tantôt en se moquant des autres et de lui-même, il insiste sur nos misères et sur nos faiblesses d'esprit, il rappelle les contradictions des sages et la différence des législations; il compare l'homme aux animaux et il prouve que nous leur sommes inférieurs, il démontre l'incapacité où se trouve la raison de justifier sans cercle vicieux ses prétentions à la certitude. Et si on lui demande où donc enfin il en veut parvenir avec cette critique aussi redoutable qu'insouciance, ou bien si on lui objecte qu'en dernière analyse douter de tout c'est au moins affirmer cela de sûr que rien n'est assuré, il se dérobe du même coup à la responsabilité de sa doctrine et aux réfutations qu'elle soulève, il s'y dérobe en répondant avec un sourire: « Que sais-je? »

Que sais-je? Que peut-on savoir? Mais c'est précisément la plus habile et la plus insaisissable formule où le doute se soit jamais exprimé. Montaigne, dès lors, devrait donc être absolument sceptique.

Eh bien, il ne l'est pas, quoi qu'on en ait pensé. Tout ce qu'il a dit contre la raison humaine aurait dû logiquement le conduire jusque là; mais, en fait, il n'est pas allé au bout de sa doctrine. Il est permis de soutenir qu'il a été, en une certaine mesure, dogmatique au point de vue purement rationnel; il est certain et même évident, pour qui l'a lu tout entier et sans parti pris, qu'il est resté croyant au point de vue religieux. Sans doute ce n'est pas logique, mais enfin c'est ainsi, et les textes en témoignent.

En fait de textes, il n'en est pas, là-dessus, de plus important que celui qu'on lit vers la fin de l'*Apologie*, il n'en est pas où Montaigne découvre plus à nu le fond de sa pensée philosophique. « La raison, dit-il, va toujours, et torte et boiteuse et deshanchée. Elle va et de tort et de travers, et avec le mensonge comme avec la vérité: par ainsi il est malaisé de découvrir son mesconte et desreglement. » Voilà bien, n'est-ce pas, le Montaigne sceptique, affirmant que la raison va toujours torte et boiteuse? Il est vrai que, dans son langage fuyant et imprécis, il dit seulement qu'il est malaisé de découvrir ses erreurs, alors qu'il faudrait dire impossible s'il était vrai qu'il se trompe toujours. Mais ne cherchons pas à restreindre la portée de ses paroles, et admettons que d'après lui la raison va toujours torte. Cela même ne le convaincrait pas de vrai scepticisme, comme on le voit par les lignes suivantes, les plus significatives peut-être qui soient sorties de sa plume:

« J'appelle toujours raison cette apparence de discours que chacun forge en soi: cette raison, de la condition de laquelle il y en peut avoir cent contraires autour d'un mesme subject, c'est un instrument de plomb et de cire, alongeable, ployable et accommodable à tous biais et à toutes mesures; il ne reste que la suffisance de le sçavoir contourner. »

Voilà exactement le point décisif de la philosophie de Montaigne: il ne croit pas, et c'est son tort, il ne croit pas à la puissance de la raison discursive ou raisonnante, « cette apparence de discours que chacun porte en soi; mais il a foi en la raison intuitive, c'est-à-dire dans la perception directe de la vérité à l'aide du bon sens naturel et de nos puissances spontanées. Montaigne, à dire le vrai, c'est déjà un Pascal, oh! certes dépourvu d'angoisse, mais pour qui aussi « le cœur a des raisons que la raison ne peut comprendre ».

Pour découvrir dans les *Essais*, au seul point de vue de la philosophie, ce dogmatisme inconséquent mais pourtant réel, je veux bien qu'il soit nécessaire d'y regarder de très près et même de les étudier presque tout entiers. Mais en ce qui concerne la religion, il faut vraiment, pour le croire sceptique, ne connaître ni sa vie ni son œuvre.

Qu'on lise donc le récit qu'il fait à son père des derniers jours de La Boétie. On ne peut mettre en doute que sur un sujet si douloureux pour lui il ne parle très sincèrement. Or, il n'est guère de pages aussi édifiantes dans notre littérature. Une heure avant sa mort, La Boétie dit à son ami qui ne le quittait plus: « Quand tout est dict, je n'ay plus d'estre. — Dieu vous en donnera un meilleur bientôt, lui feis-je. — Y feussé-je déjà, mon frère! me répondit-il; il y a trois jours que j'ahanne pour partir. » Lui-même termina sa vie dans les sentiments d'une foi profonde. « Comme il sentit sa fin approcher, il pria par un petit bulletin sa femme de semondre quelques gentilshommes, siens voisins, afin de prendre congé d'eux. Arrivés qu'ils furent, il fit dire la messe en sa chambre, et comme le prestre estoit sur l'élevation du *Corpus Domini*, ce pauvre gentilhomme s'eslance, au moins mal qu'il peut, comme à corps perdu, sur son licit, les mains jointes; et en ce dernier

acte rendit son esprit à Dieu: qui fut un beau miroir de l'intérieur de son âme. » PASQUET, lettre première du livre XVIII.

Pas une seule ligne de ses écrits n'autorise à dire qu'il ait jamais cessé de croire à la vérité de la religion; et, sans parler de la peine qu'il prit de traduire lui-même une démonstration du christianisme, on trouve dans les *Essais* des professions de foi aussi nombreuses que catégoriques. Lorsqu'il se rend compte que sa défiance de la raison humaine crée un danger pour la croyance, il donne le conseil de n'en user qu'avec précaution: « C'est, dit-il, un tour secret, duquel il se faut servir rarement et réservement ». S'il en use lui-même, s'il se complait, comme son théologien Sebonde, à convaincre notre raison d'impuissance, c'est pour nous rejeter de force dans la Révélation en nous fermant, pour ainsi dire, toutes les autres issues: « Le moyen que je prens, c'est de froisser et fouler aux pieds l'orgueil et humaine fierté; leur faire sentir l'inanité, la vanité et deneantise de l'homme; leur arracher des poings les chetives armes de leur raison; leur faire baisser la teste et mordre la terre sous l'autorité et reverance de la majesté divine. » N'est-ce pas déjà le fond des idées de Pascal: « Humiliez-vous, raison impuissante; taisez-vous, nature imbécille; apprenez que l'homme passe infiniment l'homme, et entendez de votre maître votre condition véritable que nous ignorez. Ecoutez Dieu. »

Ainsi Montaigne, bien loin d'être sceptique, est, en somme, un chrétien. Mais il n'est pas de ces chrétiens qui font honneur à leur religion en lui apportant l'adhésion loyale d'un esprit convaincu et logique. S'il était allé jusqu'au bout de sa théorie, il se serait aperçu qu'elle ne pouvait s'accorder avec ses croyances. La raison sans doute ne suffit pas, toute seule, à nous acquérir la foi; mais c'est à elle d'en montrer la convenance, d'en étudier les preuves, de nous mener jusqu'au seuil du sanctuaire où nous accueille la grâce divine. Si la raison ne pouvait rien démontrer, la foi elle-même resterait aveugle et instinctive; l'Eglise, en condamnant le *fidéisme*, revendique, en même temps que les droits de Dieu à être cru sur parole, les droits de la raison humaine à vérifier le fait de la Révélation. Avec sa philosophie, Montaigne n'eût pas dû, logiquement, être chrétien; ou bien, étant chrétien, il aurait dû réformer sa philosophie.

* * *

Après la question de la croyance, discutée dans son *Apologie de Raymond Sebonde*, il n'est pas de matière sur laquelle Montaigne ait insisté aussi longuement, aussi sérieusement, que sur l'éducation. Lui qui, d'ordinaire, tient si peu à ses opinions, il s'exprime sur ce grand sujet avec sérieux et parfois avec émotion. Il en fait la matière d'un des chapitres les plus importants de tous les *Essais*, celui qui a pour titre *De l'institution des enfants*. Il ne parle guère d'autre chose non plus dans le chapitre précédent, qui a pour titre *Du pédantisme*, dans le chapitre VIII du second livre, qui a pour titre et pour sujet: *De l'affection des pères aux enfants*. La même préoccupation se retrouve jusqu'en son chapitre: *De l'art de la conférence ou des entretiens sérieux*. Montaigne en dit, comme de toutes les autres circonstances de la vie, que, si l'on n'y réussit pas mieux, c'est faute d'avoir reçu dans l'enfance une bonne formation d'esprit: « Qui a, s'écrie-t-il avec une énergie qui chez lui nous surprend, qui a pris de l'entendement en la logique? Où sont ses belles promesses?... Voit-on plus de barbouillage au caquet des harengières qu'aux disputes publiques des hommes de cette profession? J'aimerais mieux que mon fils apprît aux tarvernes à parler qu'aux escholes de la parlerie. »

Mais dans les problèmes de pédagogie, rien ne l'intéresse autant que de décider si l'éducation est une œuvre de sévérité, d'autorité, ou bien une œuvre de persuasion, une œuvre de douceur. Les deux thèses ont leurs partisans. Pourquoi nous déciderons-nous? Et

les plus sages ne seraient-ils pas ceux qui recommandent l'emploi combiné de chacune des méthodes, en laissant toutefois dominer sur le principe de contrainte le principe de persuasion? Un peu d'analyse nous apprendra ce qu'il en faut penser et s'il convient de faire nôtre la formule de Montaigne, « qu'au demeurant toute cette institution se doit conduire par une sévère douceur ».

Faire l'éducation d'un enfant, c'est, en le formant à la vertu et à la science, le rendre apte à remplir sa destinée morale, qui est d'arriver et de faire arriver ses semblables au plus haut degré possible de vérité et de bonté. C'est étouffer, par conséquent, les instincts, s'il en a, qui le détourneraient de cette fin, et en même temps favoriser, amplifier, faire dominer toutes les dispositions qui peuvent l'y conduire; bref, c'est de telle sorte le développer ou réformer, qu'il s'habitue de bonne heure à ne rechercher que le bien, à n'obéir qu'à la loi du devoir, la seule qui doive plus tard lui commander.

Or, le devoir, comme l'a montré Kant, s'impose à nous par le sentiment de *respect* qu'il inspire, c'est-à-dire par un secret mélange d'*amour* nous attirant vers l'idéal ou le bien absolu, et de *crainte*, d'inquiétude à la pensée des sacrifices que cet idéal exige de nous. Mais dans les premières années le devoir n'a pas, d'ordinaire, assez de prise sur la jeune âme pour l'incliner au bien par des sentiments si hauts, et c'est pour cela que l'enfant doit être confié à une direction humaine et visible, à l'autorité de ses parents ou de maîtres choisis par eux. Dès lors, n'est-il pas conforme à la nature des choses que ceux qui suppléent provisoirement le devoir et lui préparent les chemins agissent sur l'intelligence et la volonté des enfants de la même manière que fera un jour le devoir lui-même, c'est-à-dire en leur imposant le respect, un respect fait de la crainte qu'inspirera une juste sévérité et de l'amour que fera naître une habituelle douceur?

Pour qu'elle ne s'exerce pas qu'avec justice, mesure et sang-froid, la sévérité des parents ou des maîtres sera, pour l'enfant, comme l'image anticipée de cette nécessité supérieure devant laquelle plus tard il devra toujours s'incliner. Elle lui apprendra que la vertu ne va pas sans le sacrifice des penchants égoïstes et que la morale a parfois de dures exigences. En se heurtant, pour les briser, à plus d'un de ses caprices, elle le préparera aux prochaines épreuves de la vie, et ce sera déjà une leçon de grand prix de lui avoir montré que dans l'existence l'homme ne fait pas du tout ce qu'il désire faire.

La sévérité est donc en elle-même un élément supérieur et essentiel de toute formation morale. Il faudrait encore lui faire une part dans l'éducation alors même qu'en apparence on pourrait se passer d'elle.

Mais se passer d'elle, voilà heureusement l'impossible. Il n'est pas de système qui tienne, là, contre l'expérience. L'enfant même le mieux doté à ses moments de faiblesse où les attrait du bien le laissent insensible. Que ferons-nous alors? Inclinerons-nous devant lui la règle absolue du devoir, parce qu'il lui déplaît de s'y soumettre? Ou n'est-ce pas lui que nous forcerons à s'incliner devant elle? Et s'il a mal agi, nous contenterons-nous d'en gémir, au lieu de saisir l'occasion qui s'offre de lui montrer que l'ordre établi par Dieu attache comme conséquence naturelle, comme expiation nécessaire, la souffrance à la faute?

Mais, s'il faut user de sévérité pour suppléer aux défaillances morales de l'enfant et pour le préparer d'avance aux épreuves de la vie, qui ne voit l'insuffisance d'une pareille méthode et combien il importe de développer dans cette tendre et précieuse nature d'autres principes que celui de la crainte et de la soumission passive?

Nous avons dit, avec les philosophes, que le sentiment de respect que fait naître le devoir est un mystérieux mélange de crainte et d'amour. La crainte vient des penchants vicieux qui

considèrent dans le devoir l'ennemi, l'amour vient des inclinations supérieures qu'attire l'admirable beauté de l'idéal moral, comme naguère on croyait que les astres attirent les flots de l'océan. Développons donc chez l'enfant ces inclinations élevées : la piété filiale, l'amitié, l'honneur, la pitié sociale, l'habitude et comme le besoin de l'initiative, de l'action et d'une sage indépendance, l'amour de la science, de l'art, de la perfection, de Dieu. Et par là même nous déprimerons ses instincts vicieux; à la longue, nous les déracinerons, et nous augmenterons d'autant la puissance d'attraction que le devoir exercera sur lui.

On le comprend sans peine, ce ne peut pas être là une œuvre de contrainte; et la comédie a fait depuis longtemps son profit de la prétention ridicule qui voudrait imposer de force l'amour ou l'enthousiasme. Ouvrir aux grandes vérités une intelligence neuve, et les lui faire accepter rien qu'en les montrant, n'intéresser qu'à l'idéal une ardente imagination, dans un cœur non flétri verser les affections saines, provoquer une volonté souple à un exercice qui la fortifie et qui l'applique naturellement à la recherche du bien des autres et de son progrès personnel, ne sentez-vous pas tout ce qu'une tâche si divine réclame de tact, de tendresse vraie et de douceur? Et ces intimes dispositions du cœur des enfants, ces sources profondes d'où découleront un jour tous les actes de vertu, voyez-vous combien peu elles offrent de prise à la contrainte? S'il est vrai que pour faire pleurer il faille pleurer, combien plus est-il nécessaire, pour faire aimer, de se montrer, ou plutôt d'être bon et aimant?

Ce n'étaient pas d'autres conseils que M^{me} de Maintenon, cette grande éducatrice, donnait aux religieuses de Saint-Cyr, lorsque, écrivant à l'une d'entre elles, elle s'exprimait ainsi : « Vous parlez à vos enfants avec une sécheresse, une brusquerie qui fermera tous les cœurs. Il faut qu'elles sentent que vous les aimez, que vous êtes fâchée de leurs fautes pour leur propre intérêt, et que vous êtes pleine d'espérance qu'elles se corrigeront, il faut les prendre avec adresse, les encourager, les louer. En un mot, il faut tout employer, excepté la rudesse, qui ne mène jamais personne à Dieu. »

Si donc la contrainte ne peut presque rien à cette œuvre essentielle de l'éducateur, qui est le développement des inclinations généreuses, elle ne doit plus prétendre à diriger seule la formation de l'enfance. Qu'elle laisse une place, et prépondérante, à la persuasion! Que, sévère par nécessité, l'éducateur ait pour penchant naturel de se montrer bon, et qu'il n'exige en se faisant craindre que ce qu'il lui est impossible, par sa faute bien souvent, d'obtenir au moyen de la confiance!

Voilà dans quel sens il paraît légitime de dire que l'œuvre d'éducation « se doit conduire par une sévère douceur ». Et il faut reconnaître que, mettant au premier plan l'idée de la douceur et la fortifiant, sans la contredire, de la qualité de « sévère », en réalité la formule de Montaigne est des plus heureuse. Mais de savoir si elle résume exactement sa propre théorie d'éducation, c'est tout une autre affaire.

* * *

Qu'il se rencontre dans le système de Montaigne une petite place pour la sévérité, nous devrions le pressentir, à voir la sympathie qu'à la fin de son chapitre sur le pédantisme il témoigne pour l'éducation des Spartiates, pour « cette excellente police de Lycurgus, et à la vérité monstrueuse (c'est-à-dire prodigieuse) par sa perfection, si songeuse pourtant de la nourriture des enfants comme de sa principale charge ». C'est, du reste, une admiration que nous lui laissons volontiers; et il eût fait beau pour lui, le délicat châtelain, vivre dans cette société de corps de garde. Qu'est-ce donc qui l'attire dans l'éducation lacédémonienne en apparence si contraire à ses goûts? — Le caractère pratique de cette éducation,

nous dit-il lui-même, et aussi de loin qu'elle prenait de développer la force et l'endurance du corps.

Montaigne, sur ce dernier point, est réellement sévère. Pourquoi? Parce que, s'il tient médiocrement aux progrès de son élève dans l'érudition et peut-être dans la vertu, il tient beaucoup à ce qu'on le développe en cavalier solide, en « garçon vert et vigoureux ». S'il désapprouve l'éducation faite dans la famille, c'est sans doute un peu parce que les parents sont incapables de châtier les fautes, mais c'est surtout parce qu'ils accordent trop à la délicatesse du corps, alors que, pour faire « un homme de bien », il faut « souvent choquer les règles de la médecine ». Montaigne, du reste, s'explique là-dessus avec une parfaite netteté dans le passage même d'où est extrait le principe que nous commentons; et, pour être mêlée à l'apologie de la douceur, son exhortation à l'endurcissement physique n'en paraît que plus digne de remarque. L'occasion est bonne de relire le texte en entier :

« Au demeurant, toute cette institution se doit conduire par une sévère douceur, non comme aux collèges, où, au lieu de convier les enfants aux lettres et leur en donner goust, on ne leur présente à la vérité que horreur et cruauté. Ostez-moi la violence et la force; il n'est rien à mon avis qui abastardise et estourdisse si fort une nature bien née. Si vous avez envie qu'il craigne la honte et le châtement, ne l'y endurez pas; endurez-le à la sueur et au froid, au vent, au soleil et aux hasards qu'il luy faut mespriser; ostez-luy toute mollesse et délicatesse au vestir et coucher, au manger et au boire; accoutumez-le à tout; que ce ne soit pas un beau garçon et dameret, mais un garçon vert et vigoureux. » Et, dans l'édition posthume, qui fut publiée en 1595, par M^{lle} de Gournay, c'est là que vient s'ajouter cette phrase si étonnante sous la plume ondoiyante de Montaigne : « Enfant, homme, vieil, j'ai toujours creu et jugé de mesme. »

Et telle est, chez lui, la part exacte de la sévérité. Il ne lui accordera rien de plus que cette rudesse destinée à fortifier le corps. C'est peu, en vérité, et c'est, quoi qu'il en dise, insuffisant pour faire « un homme de bien ».

Lorsqu'il s'agit de former l'esprit et le cœur de l'enfant, de l'instruire ou de le rendre vertueux, nous ne trouvons plus dans les *Essais* un seul conseil d'énergie ou de sévérité. Dès lors qu'il n'est plus question de « raidir les muscles et de durcir les os », la douceur doit suffire à tout. Douceur et facilité dans l'idéal qu'il faut se proposer, douceur et facilité dans les moyens d'y parvenir, douceur et facilité partout et toujours : c'est la caractéristique évidente du système de Montaigne; c'est ce qui en fait, à certains égards, la supériorité, et, à d'autres, la faiblesse.

On ne contestera point que ce système soit vraiment en progrès sur celui qui, c'est le cas de dire, sévissait au XVI^e siècle. « Ce temps est propre à nous amener à reculons; par disconvenance plus que par convenance; par différence que par accord », nous dit Montaigne dans l'*Art de conférer*. Et ce n'était nulle part plus vrai que sur le point qui nous occupe. Tous les contemporains s'accordent à nous montrer dans les collèges d'alors des procédés d'éducation plus que rigoureux, et, en fait d'instruction, les abus ridicules d'une politique en décadence. « Vous jureriez, nous dit Erasme, non une école, mais un lieu de torture; ce ne sont que férules qui claquent, fouets qui cinglent, gémissements et sanglots, menaces épouvantables qui retentissent. Que voulez-vous que les enfants y apprennent, qu'à détester l'étude? » Sans trop prendre à la lettre cette sortie violente, ni ce que Montaigne et Rabelais nous disent des « trognes effroyables » des surveillants, on des années perdues à enfler des *Barocco* et des *Baraliopton*, on aurait mauvaise grâce à ne pas reconnaître plus d'intelligence dans le système d'éducation que recommandent les *Essais*.

L'idée qui s'y présente le plus souvent et qui domine toutes les

autres, c'est que l'objet principal de l'éducateur n'est pas de remplir la mémoire, mais de former le jugement de son élève. Il doit lui apprendre à penser juste et à bien vivre, mais en respectant son initiative, et sans contraindre son intelligence ni sa volonté; il doit le conduire à la science et à la sagesse par la persuasion, en les lui présentant comme aimables et de facile accès.

« A un enfant de maison qui recherche les lettres et la discipline », Montaigne voudrait qu'on choisît « un conducteur qui eust plustot la teste bien faicte que bien pleine », et qui « se conduisit en sa charge d'une nouvelle manière ». Il ne crierait plus aux oreilles de son élève, « comme qui verserait dans un antonnoir », pour lui faire simplement « redire ce qu'il a dit... Autant en ferait bien un perroquet ». Et non seulement il ne le forcerait plus d'étudier par cœur des formules vides de sens; mais, même pour les idées les plus sérieuses, il les lui ferait comprendre bien plutôt qu'apprendre, il les lui ferait adopter moins par raison d'autorité que par conviction personnelle.

Il l'instruirait sans pédanterie, par toutes sortes d'entretiens faciles, au hasard des circonstances, n'importe où, n'importe quand, sur tous les sujets qui se présenteraient : « La malice d'un page, la sottise d'un valet, un propos de table, ce sont autant de nouvelles matières... Un cabinet, un jardin, la table et le lit, la solitude, la compagnie, le matin et le vespre, toutes heures lui seront unes, toutes places lui seront estude. » Et on reconnaît là ce que nous apprennent aujourd'hui les leçons de choses.

Sur d'autres points encore, Montaigne devance son siècle et propose d'excellentes innovations, qui toutes tendent au même but : rendre l'éducation pratique et facile, former le jugement moins par l'étude proprement dite que par la vue du monde et le commerce des hommes. Qui pensait de son temps par exemple à recommander, pour la formation de l'esprit, l'étude des langues vivantes et les voyages à l'étranger? Ces deux compléments presque nécessaires de toute éducation distinguée, Montaigne les réclame en faveur de son pupille, non pour qu'il y apprenne la géographie ou l'archéologie, mais « pour en rapporter principalement les humeurs de ces nations et leurs façons, et pour frotter et limer nostre cervelle contre celle d'autrui ». Le voyage, tel qu'il l'entend, sera donc aussi agréable qu'instructif; il ne s'agit que de se promener, de voir et d'écouter; la langue étrangère s'apprendra toute seule, et, comme il dit, cela fera d'une pierre deux coups.

N'est-ce donc rien, pour la gloire de Montaigne, que de s'être élevé avec tant d'énergie et d'éclat contre les abus qui ruinaient de son temps l'œuvre de l'éducation; contre une scolastique dégénérée qui retardait l'épanouissement des sciences; contre l'avidité pantagruélique des savants de la Renaissance, qui révaient d'étouffer sous des excès d'un autre genre l'esprit humain à peine revêillé; contre une sévérité, une dureté qui ne fut peut-être pas sans influence sur les caractères violents des huguenots et des ligueurs, sur les atrocités des guerres de religion? N'est-ce donc rien, non plus, que d'avoir signalé si longtemps d'avance, et avec la perspicacité d'un bon sens qui touche au génie, tout le profit que l'éducation peut tirer d'une part légitime faite aux exercices physiques, des leçons de choses qui sont, en définitive, les leçons de la réalité; enfin des voyages et des langues vivantes, qui, en élargissant nos idées, nous rendent plus sages plus défiants de nous-mêmes, plus tolérants envers autrui?

Il est un mérite surtout qu'on ne saurait trop admirer dans la pédagogie de Montaigne. C'est d'avoir fait comprendre que la principale qualité de l'intelligence consiste dans la sincérité, la bonne foi, la loyauté vis-à-vis de soi-même; dans l'habitude de se défier des mots, et de ne rien admettre sans savoir ce que cela veut dire, « sans l'avoir fait passer par l'étamine »; dans la haine du convenu, des formules vides ou mal comprises; dans l'horreur des

raisonnements mécaniques et des soi-disant principes dont on voudrait, en un tournemain, extraire de la vérité toute faite, comme de la farine d'un moulin qui vire. La belle science que celle-là! La science des têtes bien pleines, et mal faites! Et comme ses ridicules adeptes portent lisiblement, en gros caractères, sur leur face épanouie d'assurance, ce joli vers de La Fontaine :

Un sot plein de savoir est plus sot qu'un autre homme!

« Pour estre plus savants, ils n'en sont pas moins ineptes », dit Montaigne avec énergie en parlant des logiciens et des pédants de son époque, au chapitre de l'*Art de conférer*. Et il ajoute fort justement : « J'aime et honore le savoir, autant que ceux qui l'ont; et en son vrai usage c'est le plus noble et puissant acquest des hommes; mais en ceux-là (et il en est un nombre infini de ce genre) qui en établissent leur fondamentale suffisance et valeur, qui se rapportent de leur entendement en leur mémoire, *sub aliena umbra latentes*, et ne peuvent rien que par livre, je le hais, si je l'ose dire, un peu plus que la bestise. »

Le disciple de Montaigne, s'il est heureusement doué (autrement son maître n'en a cure), deviendra sans nul doute un homme intelligent que rien ne pourra étonner, un homme aimable qui saura se mettre à la portée de chacun, un causeur délicieux qui comprendra tout le monde et ne contredira personne, un « honnête homme » qui ne se piquera de rien, un esprit distingué, qui possèdera des clartés de tout, « à la française — ou à la parisienne; aussi capable de pallier habilement ce qu'il ignore, que de tirer le meilleur parti de ce qu'il sait. Il aura, nous le voyons, toutes les qualités de son maître.

Hélas! il en aura aussi le défaut, le très grave défaut.

Déshabitué de l'effort sérieux, il effleura toutes les questions sans jamais les approfondir; et, s'il lui arrive d'en étudier quelque une de plus près, il se laissera entraîner par les apparences jusqu'aux plus graves erreurs, comme Montaigne dans sa belle *Apologie de Raymond Sebonde*, alors que, ayant entrepris, avec sérieux cette fois, la critique de l'intelligence humaine, il s'embarrasse parmi les objections des sceptiques et va jusqu'à nous refuser toute puissance naturelle d'arriver au vrai, mais trop tard et seulement par défaut de logique, à s'en reposer sur Dieu du soin de nous rendre la certitude.

Esprit superficiel sous des dehors distingués et brillants, le disciple de Montaigne aura encore des défauts bien plus graves. Ne lui a-t-on pas fait croire que la vertu est « ennemie professe de déplaisir, de crainte et de contrainte »; que « le prix et la hauteur de la vraie vertu est en la facilité, utilité et plaisir de son exercice »? Ne lui a-t-on pas dit que, pour être un homme complet, il faut avoir prouvé qu'on est capable de débauche tout aussi bien qu'un autre? Et ne lui a-t-on pas proposé pour modèle cette merveilleuse nature d'Alcibiade « qui « savait se transformer si aisément à façons si diverses... autant réformé en Sparte comme voluptueux en Ionie »?

Certes, si après de telles leçons il fait preuve d'énergie et de dévouement, s'il montre du cœur, s'il a, surtout, le sentiment du devoir, ce sera bien heureux, mais bien surprenant; et, loin d'en faire honneur à son éducation, nous trouverions plus naturel que, à l'exemple de son maître, il encourût les reproches d'être « oisif, froid aux offices d'amitié et de parenté; et, aux offices publics, trop particulier, trop dédaigneux. » Suivant toute apparence, il acceptera encore certaines charges honorables, si le prince ou l'Etat daignent l'en supplier; mais ce sera jusqu'au péril exclusivement. Lorsque la peste sévit à Bordeaux, en 1585, Montaigne, qui en était maire, trouve fort naturel de se réfugier à Libourne, puis dans son château familial. Rentrer comme on le lui demande, dans la ville confiée à ses soins, lui paraîtrait le comble de l'impru-

dence « vu le mauvais estat en quoy elle est, notamment pour des gens qui viennent d'un si bon air. »

Montaigne a dit du temps de sa jeunesse : « Le danger n'estoit pas que je fisse mal, mais que je ne fisse rien : nul ne prognostiquait que je deusse devenir mauvais, mais inutile; on y prévoyait de la fainéantise, non pas de la malice. » Il ajoute tranquillement : « Je sens qu'il en est advenu comme cela. » C'est bien le moins aussi qui puisse advenir de son délicat élève, habitué de même à « laisser la rivière courre sous le pont ».

FÉLIX KLEIN.

Les corsaires belges⁽¹⁾

Je vais avoir l'honneur de vous parler de nos corsaires. Il importe cependant que je vous signale, avant cela, que l'Etat possédait, jadis, des bâtiments de haut bord, puissamment armés, appelés « *vaisseaux de convoi* », parce que leur principale mission était de « convoier » nos navires marchands, mais ils assuraient aussi la protection de nos côtes et couraient sus à l'ennemi, en toutes occasions.

Cette flotte de convoi constitua, à certaines époques, une force assurément redoutable puisque, en 1688, par exemple, elle ne comptait pas moins de six frégates, armées, l'une, de 94 canons, l'autre de 48 pièces et les quatre dernières de 24 bouches à feu.

* * *

L'émouvant épisode que je vais exposer montrera, mieux qu'un long discours, l'importance et la nature des services que cette marine rendit à notre pays.

En 1622, au cours de la guerre qui mettait aux prises l'Espagne et nos provinces, d'une part, les Provinces-Unies, d'autre part, les Hollandais, exaspérés par les pertes que leur infligeaient nos gens de mer, tentèrent de mettre fin à cette situation en envoyant une escadre de neuf bâtiments, commandée par l'amiral Herman Keuster, bloquer le port d'Ostende.

Jean Jacobsen, un marin né à Dunkerque, alors que cette ville était encore belge, et fixé à Ostende, n'hésita pas à sortir, par une nuit du mois d'octobre et par un brouillard épais, dans le but d'attirer les bâtiments ennemis, en pleine mer, et de permettre à un convoi ami de pénétrer dans le port.

Notre compatriote commandait le *Saint-Vincent*, vaisseau de convoi, monté par un équipage de 180 hommes, et il était accompagné des deux petits navires des capitaines Pedro de la Plesa et Juan Garcia.

Un capitaine hollandais, placé en vedette, les aperçut et les signala à son amiral qui manœuvra aussitôt pour cerner cette flottille. Les deux petites unités, commandées par les Espagnols que je viens de nommer, se dérobèrent à ce péril en prenant le large, tandis que notre compatriote acceptait résolument le combat.

La lutte s'engage. Jacobsen inonde de boulets et de grenades le vaisseau amiral. Puis, il s'élance sur lui et, de sa proue, il le défonce. Au moment où celui-ci va couler, les myrins hollandais se jettent à la mer et bon nombre périssent dans les flots, tandis que Keuster, accroché à une épave, est recueilli par les siens.

Le vice-amiral Lambert Henrikszoon, surnommé Mooi Lambert, remplace son chef et dirige sur les nôtres un feu terrible qui en

(1) Allocution prononcée en présence de S. M. Roi, à la séance inaugurale des travaux de la section d'histoire de la Ligue Maritime Belge.

abat un grand nombre. Les rescapés, soit environ 40 hommes, continuent à combattre, au cri de « Vive le Roi » !

Mais, au cours de cette lutte inégale, l'arrière du *Saint-Vincent* est défoncé par les boulets, ses voiles sont déchirées, ses agrès sont hachés, ses vergues sont rompues, ses mâts sont abattus et il commence à faire eau de toutes parts.

Soudain, les ennemis montent à l'abordage. Leur chef proclame qu'il sera fait bon quartier à qui se rendra et trente-deux des nôtres mettent bas les armes, dans l'espoir d'échapper à la mort, tandis qu'une dizaine d'irréductibles, groupés autour de leur commandant, chargent avec fureur les hommes qui ont envahi le tillac.

Il est 4 heures de l'après-midi. Jacobsen lutte depuis dix-sept heures. Il est blessé et n'a plus que trois fidèles autour de lui; quoi qu'il advienne, le dénouement est proche.

Le vaillant capitaine crie alors à ceux des siens qui se sont rendus et qui ont été transportés sur les vaisseaux de l'adversaire de dire, chez nous, comment lui et les siens ont défendu la cause de Dieu et du Roi.

Puis il donne l'ordre à un jeune marin anversois de mettre le feu aux poudres.

Quelques instants plus tard, une formidable explosion retentit et l'invincible *Saint-Vincent* saute avec ses derniers défenseurs et les ennemis qui l'ont envahi.

Le combat est enfin terminé, mais les Hollandais n'ont ni vaincu Jacobsen, ni capturé son bâtiment et ils ont perdu 400 hommes et deux vaisseaux.

Ils regagnent leur pays, en emmenant les Belges qui se sont rendus et ceux qui ont été recueillis dans les flots.

Comme on n'est, ici, nullement rassuré sur le sort de ces malheureux et que l'on détient, précisément, quelques dizaines de Hollandais dans la prison de Dunkerque, on charge l'un de ceux-ci d'aller prévenir les autorités de son pays que si l'on met, là-bas, nos marins à mort, on usera ici de représailles.

Cette démarche demeure vaine, Mooi Lambert, conduit en personne, les prisonniers survivants, au gibet, et fait pendre, à leurs côtés, les cadavres de ceux qui sont morts dans leurs cachots.

Nos ennemis espèrent intimider ainsi nos gens de mer et leur faire renoncer à leurs exploits, mais ceux-ci fixés sur le sort qui les attend, désormais, s'ils mettent bas les armes, se promettent de se battre dorénavant à la désespérade, ce qui va rendre la lutte de plus en plus acharnée.

D'autre part, l'Archiduchesse Isabelle ordonne à l'Amirauté de faire exécuter un nombre de Hollandais égal au nombre des victimes de Mooi Lambert.

Tout cela jette un jour bien tragique sur les mœurs guerrières de l'époque.

Le combat héroïque livré par Jacobsen, dans les conditions que je viens de dire, a été commémoré par notre peintre d'histoire Sligeneyer dans une œuvre qui est, paraît-il, la propriété de notre bien-aimé Souverain.

De son côté, M. Albert de Burbure de Wesembeek, continuant à restituer à la chevalerie errante de la mer, ses authentiques lettres de noblesse, a consacré à cet épisode del comélien quelques excellentes pages où j'ai puisé à pleines mains.

* * *

Ceci dit, arrivons-en à nos corsaires.

En temps de guerre, des armateurs ou des capitaines marchands de Bruges, d'Ostende, de Nieuport et de Dunkerque, ville demeurée belge jusqu'au milieu du XVII^e siècle, comparaissaient devant nos tribunaux d'amirauté, pour y solliciter des lettres de marque les autorisant à faire la course et aussi pour y prêter serment et pour bailler caution.

Ces combattants volontaires s'armaient ensuite à leurs frais, pour lutter, à leurs risques et périls, et en adversaires loyaux, conformément aux lois et coutumes de la guerre.

Et l'on voyait alors ces capitaines marchands se transformer aussi aisément en coursaires ou corsaires que leurs bâtiments, et se montrer aussi aptes aux manœuvres guerrières qu'aux manœuvres nautiques, en même temps que pleins de valeur et de sang-froid.

Rien ne les arrêtait : si leurs navires étaient rudimentaires et de faible tonnage, ils étaient, par contre, légers et bon voiliers.

Si leurs équipages étaient peu nombreux, leurs parts de prise étaient d'autant plus considérables.

S'ils avaient souvent affaire à de puissantes unités, leur butin était d'autant plus riche.

* * *

Les navires corsaires quittaient fréquemment le port, par une nuit obscure et par gros temps, dans l'espoir de passer inaperçus et de surprendre l'adversaire.

Ils partaient à l'aventure, franchissaient les bancs de sable, voguaient audacieusement dans les eaux peu profondes, s'insinuaient dans les passes et se faufilaient à travers les escadres trop puissantes pour qu'ils pussent les affronter.

Puis, ils croisaient au large, prêts à combattre, selon les circonstances, en lions ou en renards, pour s'emparer des navires, de leurs équipages, de leurs pièces d'artillerie, de leurs cargaisons et ruiner ainsi les forces et le commerce de l'ennemi.

Tout à coup, l'homme qui guette du haut du nid de corbeau se penche vers le pont et crie qu'un bâtiment est en vue.

Le capitaine s'assure que celui-ci appartient à la nation contre laquelle notre pays est en guerre et il décide de l'attaquer.

Il s'élançait sur lui, à toute vitesse, et une fois bord à bord avec lui, il jette les grappins. Les deux bâtiments sont désormais étroitement unis. L'ennemi est dans l'impossibilité de fuir. S'il refuse de se rendre, le capitaine corsaire saisit une arme : hache, sabre, pique, pistolet ou coutelas. Il lance le commandement d'abordage et saute avec ses hommes sur le pont du navire ennemi.

Les assaillants abattent ceux qui s'opposent, les armes à la main, à leur intrusion ou ils lancent des grenades dans le tas. Le combat se déroule au milieu d'imprécations, de jurons, de coups de canon et de coups de mousquet et souvent, même, dans la tempête, dans les ombres de la nuit ou dans la fumée et les flammes de l'incendie.

Si les corsaires sont vainqueurs, ils précipitent les cadavres à la mer, capturent et enferment les survivants, s'assurent de la cargaison et placent une « garnison » sur leur prise.

Puis, ils s'évadent de cet enfer pour remonter à leur bord, et regagner l'un de nos ports, traînant à la remorque le navire conquis, et ils célèbrent bruyamment leur victoire en luvant, en chantant et en dansant sur le pont.

Ils accostent bientôt, au milieu des cris joyeux de leurs enfants, des embrassades de leurs femmes et des acclamations de leurs concitoyens.

C'est l'heure de beuveries et de ripailles sans fin, car les corsaires sont aussi prodigues de leur argent sur terre que de leur sang sur mer.

Pendant ce temps, le tribunal d'amirauté mène son enquête; s'il déclare que le bâtiment enlevé à l'ennemi est de bonne prise, on vend celui-ci aux enchères, ainsi que sa cargaison, pour en répartir le prix de vente, selon les règlements en vigueur.

Très souvent, le bâtiment est rebaptisé, reçoit un équipage flamand et va faire, à son tour, la course, sous notre propre pavillon.

Cette course, malgré ses dangers, tenait tant au cœur de nos

marins que les familles de Brouwer et de Moor, par exemple, dont les descendants portent encore, aujourd'hui, des frégates dans leurs armoiries, s'y adonnèrent pendant des générations.

Les pères transmettaient à leurs fils, en même temps que leur sang, leur indomptable courage et ils leur inculquaient, dès leur jeune âge, les connaissances indispensables à leur carrière, tandis qu'ils accordaient la main de leurs filles à des marins.

Il se créa ainsi, sur notre côte, en même temps qu'une aristocratie de fait, une pépinière de héros, animés de la plus noble émulation.

Les prises qu'ils effectuaient étaient si nombreuses qu'en huit mois, au cours de l'année 1667, quatre-vingt et une riches cargaisons furent amenées à Ostende et qu'un de nos chroniqueurs put écrire qu'il n'eût pas été étonnant que les toits et les portes des maisons de cette ville fussent en or et en argent.

Nos corsaires assuraient évidemment, par leur vaillance, leur propre fortune et leur réputation personnelle, mais, on ne peut pas l'oublier, ils apportaient, en même temps, à leur patrie, la sécurité, la richesse et la gloire.

Certains furent des héros d'épopée et je songe particulièrement à Jacques Collaert.

Tour à tour capitaine corsaire et capitaine de convoi, ce brave fut félicité par le roi Philippe IV en personne, et créé chevalier de l'ordre militaire de Saint-Jacques et amiral de l'armée navale de Flandre.

Il passa trente-six années sur mer, s'empara de 27 vaisseaux de guerre, de 109 navires marchands, de 1,500 pièces d'artillerie et fut couvert de 17 blessures.

Et cependant, ni lui, ni aucun autre de nos corsaires, n'est entré dans l'immortalité, comme ce fut le cas pour Jean Bart et Surcouf, demeurés de grandes figures de l'histoire de France.

Si l'on nous objecte que la manière dont ils faisaient la guerre heurte nos sentiments, nous répondrons que la course prise naissance parce que le commerce insuffisamment protégé par la marine de l'Etat, avait grandement à souffrir, au cours des hostilités entre nations maritimes. La nécessité, une fois de plus, créa l'organe.

La course ne choquait d'ailleurs personne et était si universellement admise que la guerre sur mer ne se concevait pas sans elle.

Enfin, tout compte fait, la course était infiniment moins cruelle et singulièrement plus noble, aussi, que la guerre des sous-marins que nous avons connue.

* * *

Ajoutons à cela que nos corsaires, de même que nos capitaines de vaisseaux de convoi, ne rendaient pas seulement de grands services au pays, mais encore à toute la chrétienté, en coopérant à la lutte contre les pirates et tout particulièrement contre les pirates barbaresques.

Ceux-ci étaient de vulgaires bandits attaquant traitreusement les navires qu'ils rencontraient, aussi bien en temps de paix qu'en temps de guerre, et quels que fussent leurs pavillons; aussi étaient-ils hors la loi et chacun avait-il le droit, et même le devoir, de les pendre ou de les noyer.

Nos capitaines n'avaient garde d'y manquer. C'est ainsi que le vaillant Cock ayant rencontré, au cours du mois de mai de l'année 1643, trois navires barbaresques, sur les côtes de l'Espagne, les attaqua avec impétuosité. Ayant réussi à en couler un à fond, à obliger le second à s'échouer et à prendre le troisième à l'abordage, il ne manqua pas de précipiter dans les flots tous les pirates que portait ce bâtiment (1).

* * *

(1) Gazette de Paris.

Voici, pour faire diversion à ces tragiques évocations, le récit d'un épisode réellement truculent et savoureux, bien conforme à l'esprit de la Mère Flandre et digne, en tous points, d'Ulyenspiegel.

En 1630, des corsaires de Dunkerque amènent dans ce port flamand une prise française, portant trois plantureuses nourrices normandes, douze religieuses et un nain! Ce dernier, dressé comme un petit coq et ne perdant pas un pouce de sa taille, affirme qu'il est de bonne maison et qu'il est attaché à la personne de la reine d'Angleterre et il réclame véhémentement sa mise en liberté.

Et, de fait, Godefroid Hudson est gentilhomme et il fait partie de la Cour d'Henriette de France, femme du roi Charles I^{er}. Cette princesse, l'Histoire nous l'apprend, aime à s'entourer de ses compatriotes; elle a donc chargé Hudson de la singulière et délicate mission d'aller choisir, dans son pays d'origine, trois excellentes nourrices et de les ramener à Windsor, où elle attend la naissance de celui de ses enfants qui régnera sous le nom de Charles II.

Hudson est non seulement un courtisan, mais encore un poète délicat qui écrit sous le pseudonyme très transparent de « Microphilus ».

Le capitaine corsaire, amusé par les airs tranchants de son prisonnier, décide de distraire ses hommes, aux dépens de ce singulier personnage. Il lui offre sa liberté et celle des nourrices, à la condition qu'il remporte la victoire, dans une lutte en champs clos, contre... un dindon, d'une taille égale à la sienne!

Le gentilhomme de lettres s'engage à en passer par là et le duel est annoncé, à son de trompe sur les places et les carrefours de la vieille cité flamande.

Le combat se déroule devant une assemblée folle de joie. Le volatile et le nain se ruent furieusement l'un sur l'autre. L'hôte des basse-cours meurtrit l'homme de Cour au visage et aux mains mais le seigneur de Lilliput a finalement raison de son adversaire emplumé (1).

* * *

Je termine, en vous annonçant, Sire, Excellences, Mesdames, Messieurs, que grâce aux quelques chercheurs, ralliés sous le pavillon de notre Ligne, il sera bientôt permis d'écrire notre Histoire maritime en termes définitifs.

La tâche nous sera grandement facilitée par le fait que M. Cuvelier, archiviste en chef du Royaume, a chargé, il y a quelques années, M. le conservateur-adjoint Bolsée, de classer et d'inventorier le fonds, aussi riche que précieux de nos *Conseils et sièges d'Amirauté*, travail aujourd'hui terminé.

L'Histoire de notre pays comptera bientôt une page de plus et je donne l'assurance au Roi et à mes auditeurs qu'elle sera particulièrement glorieuse.

CHARLES MAROY,

Avocat honoraire près la Cour d'appel,
Secrétaire général
de la section d'histoire de la L. M. B.

(1) RAHLENBEEK, « Une ville belge perdue », in *Revue de Belgique*, an 1891, t. III, pp. 242 et suiv.

CATHOLIQUES BELGES

abonnez-vous à

La revue catholique
des idées et des faits

La foire aux livres belges

Livres belges, soit. Foire, ah! certes, oui. Il n'y manquait même pas les clowns. Mais ceux du Palais d'Été sont plus drôles. Et s'ils font des vers de mirliton, des calembours, des borborygmes et des mots, du moins ne les vendent-ils pas.

On nous avait dit : « C'est à l'Atrium. Vernissage, le samedi à 4 heures ». J'aurais préféré une exposition de perroquets parlants. Il pleut à verse. Au seuil, une fontaine lumineuse. *Panta rhei...*

La foire est au rez-de-chaussée et à l'étage. Il paraît que les bonnes places sont près de l'entrée : le chaland n'est pas encore dégoûté. C'est du moins ce que confie à son vendeur le très distingué secrétaire d'une fort honorable revue. On se croirait au boulevard du Midi. Car il en va de cette littérature belge comme des berlin-gots et des beignets : pour écouler la marchandise, les emplacements idoines sont les loges de premier abord.

Dès l'entrée, un éphébe « confidentiel » vous glisse un prospectus dans la main. J'hésite à le déplier. Est-ce une réclame pour les Sels Krusschen? le menu d'un dîner (prix fixe) à 4 fr. 50? la « littérature » publicitaire d'un fixe-chaussettes pour obèses?... Il s'agit — simplement — du *Journal des Poètes*. Et cette « retape » défriserait Apollon musagète. Les poètes sont là. Sur des tréteaux. Hurlants et gesticulants, vermillonnés ou enfarinés, chevelus ou glabres, mâles et femelles. Leurs oripeaux miteux voudraient faire des feux de paillettes : le costumier a décousu le strass. Un sketch qui court après l'esprit. Des rimes qui attrapent la sottise. La grenouille qui voudrait être bœuf. *Le Bœuf sur le toit...* J'adore la fantaisie. Je songe à Dorgelès, sur la Butte, autre-fois...

Je songe à vous, Jean-Paul Toulet :
Vous les auriez trouvés tous laids.

Je songe à vous, Francis Carco :
Coco, gaga, gaga, coco.

Je songe à vous, Jean Pellerin,
Qui de folie aviez un grain.

A toi, cher Derème (Tristan) :
Ces fous tristes! — Quel triste temps!

Je lisais le *Journal des Poètes*. Vite, vite, qu'on me rassure! Qu'on me dise que nous n'avons vu, à la Foire, qu'une figuration de pacotille, un mauvais « doublage ».

Sur une table s'offrent, en vrac, des poèmes : 1 franc pièce. Cent sous la botte : le tarif des navets. Pour cent sous, je verrais volontiers « l'artiste » en travail. Mais il paraît que je n'obtiendrai qu'une signature (autographe!)... J'aime encore mieux celle d'Einstein. Elle ne coûte rien.

Pierre Fontaine a suspendu le cours panique de ses inquiétudes financières. *Le Rouge et le Noir* est toujours debout, tel le Veau... dédoré. « Et de deux! j'ai vendu deux livres! » glapit le meneur de jeu des débats contradictoires sur le refoulement, l'homosexualité, l'adamisme d'Outre-Rhin et l'édénisme en U. R. S. S. On dirait que cela l'étonne. Pas tant que nous! Une roue de la fortune (*sic*) permet d'emporter pour vingt sous les laissés pour compte de l'*Eglantine*. Un exposant de l'étage est descendu tenter sa chance. Il serre sur son cœur un maigre butin in-8°. « C'est donné! » dit-il à sa femme. « Moi, je ne fais que du 30 %! »

Le Rataillon a loué un porte-voix. Près de Robert Vivier, long et jaune et qui s'ennuie plus que la folle de son roman, Absolon I

échange avec Absolon II des propos sans illusion. Au rayon des dames, Emma Lambotte a monté un bateau. Un vrai. C'est sa façon de lancer l'*Aventureux*. Les hublots sont astiqués. On voudrait en dire autant de son style.

*Il était un fort grand navire,
Un tout petit, petit roman...*

Il est beaucoup question du bolchevisme à la Foire aux livres. Pour et contre. Contre, c'est à l'étage. Un plan de croisade s'étale sur tapis vert. Staline n'a qu'à bien se tenir. De l'autre côté de la barricade, l'*Esprit du temps* : des hommes enchaînés qui se déchainent, des fusils qui ne partiroient plus, des fusiliers qui hesteront chez eux. Je cherche le stand des objecteurs de conscience. Car les voilà bien, nos jeunes écrivains d'aujourd'hui : politiciers et vierges rouges. On demande un professeur de syntaxe.

Il y a aussi le coin des isolés. Je regarde un brave homme de lettres (*dixit* sa carte de visite). Il a empilé devant lui vingt, trente exemplaires de chacune de ses élucubrations. Cela va de *La Reli-jon du trou* à la collection de cartes postales. Combien vendra-t-il de volumes? Pas un seul, j'imagine. Mais il est heurieux : il « expose ». Le curieux feuillettera d'un doigt distrahit son dernier bouquin. Pour un homme de lettres, quel délice!

M. Max est entré dans le tumulte. Visiblement ahuri, le maître cherche à mettre un nom sur le visage de cette littérature funambulesque. Un « cher administré » se précipite. Il offre un livre. M. Max met le livre sous son bras. Sans demander une dédicace. C'est vexant.

Les poètes se sont formés en monôme. Sur l'air des lampions, ils réclament des abonnés. Je voudrais bien un cachet d'aspirine.

— Ils exagèrent, me dit quelqu'un.

— Pensez-vous, Madame?

J'admire une exposante qui n'a exhibé qu'un exemplaire de son unique ouvrage. Elle pourra le remporter dans sa sacoche.

FERNAND DESONAY,
Professeur à l'Université de Liège.

De l'histoire, du bon sens et la sagesse du Curé Pecquet...

Banneux confirme-t-il Beuraing?
Pour en juger lisez

Les
« apparitions »
de Beuraing

par Omer ENGLEBERT

auteur de *La Sagesse du Curé Pecquet* (125^e édition)

Un beau volume de 130 pages.

22^{me} mille

« L'original pasteur de Bétaumont joint, on le sait, une foi très éclairée à la malice la plus aiguë; un savoureux dosage mêle ici l'une à l'autre, et l'on ne saurait enseigner avec plus de charme ». (Le R. P. de Parvilliez dans les *Études*).

Le curé Pecquet à Beuraing est un vrai chef-d'œuvre (*Hooger Leven*)

Très certainement ce qui a été écrit de meilleur sur Beuraing

Prix du livre en librairie : 7 francs.

Pour recevoir ce livre franco par retour du courrier, il suffit de verser fr. 5.50 (prix de faveur) au compte-chèque postal 48916 de la *Revue catholique des idées et des faits*, Bruxelles.

Responsabilités de la guerre⁽¹⁾

L'Europe de 1870 à 1914 (suite)

L'Allemagne constate que la réalisation de la Triple-Entente confèrera à celle-ci une supériorité diplomatique, suivie bientôt d'une supériorité militaire que les années ne peuvent qu'accroître. Elle s'en inquiète dès 1907 et l'avenir vérifiera ses pronostics de pessimisme...

En réaction, l'éloquence de Guillaume II emprunte des métaphores wagnériennes belliqueuses : et ses uniformes ressemblent de plus en plus à ceux de Murat. Bülow perd son sourire et l'on décide de pousser les constructions navales, source nouvelle de conflit, opposant directement l'Allemagne et l'Angleterre. Sans doute l'Allemagne devait-elle soutenir son commerce, ses maigres colonies, mais le véritable mobile c'est d'acquiescer une force, en mesure d'étayer les arguments diplomatiques dans la lutte pour les avantages commerciaux et coloniaux.

Loin d'être effrayés et bien qu'astreints ainsi à d'écrasantes dépenses, les Anglais intensifièrent leur cadence de construction, tout en transmettant à l'Allemagne des propositions de limitation, rejetées comme incompatibles avec la dignité d'une grande puissance. Faute tragique, car ce refus orienta davantage l'Angleterre vers le système franco-russe.

Dès lors, il exista tout de même une manière d'encercllement diplomatique.

* * *

Cette situation obligeait logiquement l'Allemagne à s'accrocher davantage à sa seule alliée fidèle, l'Autriche-Hongrie.

Elle en eut bientôt l'occasion.

La Russie, petit à petit, sortie de son épuisement, provoqué par la guerre de Mandchourie et la révolution de 1905, s'était, conformément à ses traditions, retournée vers les Balkans.

L'Autriche désirant à cette époque construire un chemin de fer de pénétration économique, le ministre des Affaires étrangères russes Isvolsky : Barine d'un autre siècle, très retors, dévoré d'ambitions personnelles, qui vivra cinq années dans la haine concentrée de l'Autriche, proposa à Aehrenthal des négociations...

Au cours d'une entrevue, Isvolsky, en échange de l'appui de l'Autriche dans la question des « détroits » qu'il s'appropriait à poser à nouveau devant l'Europe, autorisait l'annexion de la Bosnie-Herzégovine.

Ce fut le fameux marché de Buchlau. Mais Isvolsky rencontra des déceptions cruelles. En Italie on lui refusa l'appui escompté, et au moment où il faisait à Paris des ouvertures, il apprit l'annexion. L'Autriche n'avait pas attendu le résultat de ses démarches et à Londres elles se terminèrent sur un refus.

Isvolsky s'estima dupé. La Serbie protestait contre l'annexion. On mobilisa en Autriche et en Serbie, l'Europe s'alarmait et le 22 mars 1909 l'ambassadeur d'Allemagne à Saint-Petersbourg présentait à Isvolsky un véritable ultimatum le priant de répondre par oui ou par non si la Russie approuvait l'annexion.

Les puissances centrales remportèrent là leur dernier succès diplomatique. Plusieurs mois furent nécessaires pour ramener entre la Russie et l'Autriche des relations apaisées. Ni la France ni l'Angleterre n'étaient intervenues, parce qu'elles n'estimaient

pas encore que les intérêts balkaniques de la Russie mettaient en jeu la Triple-Entente.

En 1909-1910 d'importants changements de personnel s'effectuaient dans les cercles politiques. Bülow veut ralentir les constructions navales. Tirpitz s'y oppose et provoque la démission du chancelier, remplacé par von Bethmann-Hollweg, et, pour le secrétariat des Affaires étrangères, par G. Kiderlen-Wachter. En Russie c'est Sazonov qui prend les rênes, tandis qu'à Paris c'est l'avènement de Raymond Poincaré.

Bethmann était parvenu au sommet à la force d'une opiniâtreté sans pareille, foncièrement honnête, jusqu'au 31 juillet 1914, inclusivement, mais il n'abordait les grands problèmes qu'avec la myopie d'un fonctionnaire prussien.

Kiderlen-Wachter : « le meilleur pur sang de l'Écurie allemande depuis Bismarck », que la mort arrêta prématurément dans une carrière où il se serait sans doute révélé un redoutable adversaire pour les diplomates de la Triple-Entente.

Sazonov : véritable Slave, plein de mysticisme, apportait dans la vie cette sensibilité particulière des hommes éprouvés par une longue maladie. Il était conservateur, d'un patriotisme farouche, avec, comme Bethmann, un tempérament de bureaucrate.

Poincaré : la France eut en lui le seul véritable homme d'Etat de son XIX^e siècle, d'une intelligence particulièrement lucide, servie par une volonté dont il était le seul à connaître toutes les ressources. Il envisageait tous les problèmes de politique avec l'optique professionnelle du droit. Il considérait un peu la France comme sa cliente et plaçait sur des dossiers admirablement préparés. Il lui manqua surtout une certaine touche d'humanité. D'autre part, comme il l'a dit un jour aux étudiants de Sorbonne, « quand je descendais de mes nuages métaphysiques, je ne voyais à ma génération d'autre raison de vivre que de recouvrer les provinces perdues... »

Les débuts de ces nouveaux « leaders » coïncident avec une détente, notamment dans les relations entre l'Allemagne et la Russie, par les conversations de Postdam qui résolvent une des questions qui tenaient le plus au cœur de Guillaume II : le chemin de fer de Bagdad, auquel s'opposaient, depuis plusieurs années, la Triple-Entente, exemple de la facilité de résolution des problèmes d'impérialisme, à la différence des questions affectant le prestige des alliances et les armements...

L'éclaircie fut masquée bientôt par les événements du Maroc. L'été 1911, la France venait d'occuper Fez et G. Kiderlen-Wachter estima qu'il convenait de réajuster la politique allemande, puisqu'il était inévitable que la France, soutenue par l'Angleterre et l'Italie, allait s'agrandir colonielement. Il fallait que l'Allemagne, s'assurant la prise de possession d'un « gage » obligeât, la France à lui fournir certaines compensations.

Sous le mince prétexte de la protection des sujets allemands et aussi en invoquant le débarquement espagnol de Larrache, Kiderlen-Wachter donna ordre à la canonnière *Panther* de s'arrêter à Agadir.

Cet acte diplomatique, dénommé « le coup d'Agadir » provoqua en Europe une émotion soudaine, et, en France et en Angleterre, une explosion de colère par le rappel des méthodes de 1905 et du « coup de poing sur la table ».

L'Allemagne voulait montrer que l'acte d'Algésiras était déchiré, mais laissait ignorer ce qu'elle désirait. L'Angleterre notifia que la question marocaine l'intéressait...

Lorsqu'on apprend que Kiderlen a réclamé tout le Congo français comme monnaie d'échange, l'Angleterre, par la voix de Lloyd George, annonce qu'elle doit être consultée. On se crut très près de la guerre, mais ni Guillaume II, ni Bethmann ne voulaient d'un conflit armé, alors qu'ils venaient de conclure les accords de Postdam avec la Russie et que, depuis Buchlau, la situation s'était calmée aux Balkans.

(1) Voir *La revue catholique* du 3 mai.

Une convention, péniblement échafaudée, termina la question du Maroc, entraînant d'ailleurs la chute du ministère Caillaux en France et celle du ministre des Colonies à Berlin...

Caillaux... dont on ne saura jamais s'il aura été une espèce de *desperado* de la politique internationale, trop amoureux des agents secrets, ou bien un politique clairvoyant, marqué par la déveine...

Désormais, la France pouvait poursuivre au Maroc son œuvre

Agadir demeurerait néanmoins un mauvais souvenir, ayant aggravé les relations avec l'Angleterre et préjudicant aux nouveaux conflits d'Orient. L'Italie, devant l'exemple français, jugea le moment venu pour conquérir la Tripolitaine, et, sur la défer e turque, les petites principautés balkaniques partirent à la revendication de leurs territoires.

Les destins de 1914 semblent approcher.

L'Angleterre tente une dernière fois d'arrêter la progression des armements navals de l'Allemagne.

En août 1912 lord Haldane est envoyé à Berlin. Edward Grey a interdit de traiter sur une base incompatible avec les engagements d'« honneur » souscrits envers la France, et de la sorte la mission devait échouer sur ses objectifs fondamentaux. L'Allemagne n'abandonnerait ou ne modifierait profondément sa loi navale qu'en échange d'un traité de véritable neutralité, du type de celui que le tsar avait si ingénument signé à Bjorköe en 1905.

Les négociations devinrent alors vers des régions moins capitales où elles aboutirent notamment en juillet 1914 sur le Bagdad Bohn.

* * *

L'échec de la mission Haldane en 1912 marque un nouveau tournant de l'évolution des antagonismes d'alliance avant-guerre. Aucune grande puissance, c'est entendu, ne prémédite, ni même ne désire la guerre, mais chacune, de plus en plus, commence à se persuader de son approche, de son inévitabilité et tout le monde s'y prépare à corps perdu.

La France en profite pour tenter d'obtenir de l'Angleterre une confirmation de cette amitié qu'est l'entente cordiale et de ces engagements moraux que sont les conversations militaires. En novembre 1912, sir Edward Grey, après avoir mis officiellement le Cabinet au courant des conversations militaires, précise dans une lettre célèbre à Paul Cambon que les gouvernements devront agir ensemble pour empêcher une agression ou pour prévenir la paix, formule précédée d'un luxe de précautions oratoires qui laissaient croire à Grey qu'il conservait toujours les mains libres.

La fidélité de la Russie est également renforcée par des emprunts destinés à des fins stratégiques, par diverses satisfactions mineures et par un soutien diplomatique vigilant dans les Balkans.

Finalement, la France, et après elle l'Angleterre, admettront que la Russie détient le droit de s'opposer, même au risque d'un conflit, à tout empiètement de l'Autriche sur les Slaves dans les Balkans.

L'Allemagne, elle aussi, resserre les liens. Moltke se concerta avec Conrad von Hotzendorff et Berlin entretient Vienne dans l'idée qu'on la soutiendra dans les Balkans.

Le potentiel offensif des alliances se révèle ainsi, et trouve sa décharge naturelle dans une intensification extraordinaire des armements, où il est vain de rechercher une responsabilité tant il apparaît que l'engrenage des surenchères fonctionne inexorablement.

Au seuil actif de ces trois années, comme facteur de modération, apparaît la notion du « Concert européen », assemblée des ambassadeurs des grandes puissances. On y verra l'Angleterre se préoccup

per de la paix, l'Allemagne aussi, mieux que la France qui cherche surtout à fortifier les liens de la Triple-Entente, mieux surtout que la Russie, et enfin mieux infiniment que l'Autriche.

C'est à l'occasion des événements balkaniques qu'il eut surtout à intervenir.

« De tous les conflits majeurs d'intérêt les problèmes balkaniques furent ceux dont la solution pacifique renfermait le plus d'éléments d'impossibilités ».

Leur complexité même rend l'exposé chronologique des événements presque impossible. Là se heurtent tant de forces, de facteurs, d'influences antagonistes : les aspirations des nationalités slaves se libérant du joug turc ; l'ambition classique de la Russie tendant à se faire ouvrir les Détroits ; les rivalités particulières des Balkaniques aux races mélangées ; l'opposition de l'Autriche à tout agrandissement de la Serbie par crainte de dislocation de la double Monarchie ; les courants d'impérialisme économique de l'Autriche et surtout de l'Allemagne vers l'Asie Mineure et les courants d'impérialisme anglais, russes ou italiens ; les tentatives de la Triple-Entente et de la Triple-Alliance d'englober dans leur orbite un « bloc » d'alliés jugé l'équivalent d'une grande puissance au point de vue militaire ; les querelles de l'Autriche et de l'Italie en Albanie...

Tous ces conflits seront le cauchemar de l'Europe durant les années 1912 à 1914. On y verra l'Italie se rapprocher de la Russie à Racconigi ; les Serbes, les Monténégrins, les Bulgares et les Grecs former, en mars 1912, une ligue contre la Turquie, sous le contrôle et avec l'arbitrage de la Russie, « véritable instrument de guerre » ; ces mêmes nations opérer le dépeçage de l'Empire ottoman, avec des querelles interminables ; la Bulgarie attaquer ses alliés de la veille et ceux-ci, avec la collaboration roumaine, l'écraser sans merci.

On verra l'Autriche mobiliser deux fois, en octobre 1912 et en juillet 1913, contre la Serbie, et les grandes puissances arriver à grand-peine à conjurer la guerre.

On verra l'Albanie devenir une source nouvelle de complications ; on verra la nomination d'un général allemand, Liman von Sanders, comme instructeur à Constantinople, menacer l'Europe de conflit entre les deux groupes qui travaillent inlassablement les chancelleries pour s'y créer des auxiliaires auxquels ils doivent promettre d'amples compensations territoriales « pour l'avenir »...

Pendant ce temps, à deux reprises encore, Isvolsky, puis Sazonov tenteront d'obtenir, notamment de l'Angleterre, l'autorisation de forcer les Détroits. Enfin on verra au printemps de 1914 Sazonov demander à l'état-major des plans pour tenter un coup de surprise sur Constantinople, et n'ajourner cette expédition que pour des considérations d'impraticabilité technique.

En juin 1914 il n'existe cependant aucune menace, particulièrement cristallisée... Les conflits balkaniques sont actuellement comme une appendicite à froid. Seule l'accélération des programmes militaires, la susceptibilité des chauvins de tous les pays indiquent une combustion souterraine dangereuse.

Les grandes puissances ne veulent pas la guerre. Elles sont prêtes à l'accepter... Les voici à ce point imprégnées des aventures orientales « qui, disait Bismarck, ne valaient pas les os d'un grenadier poméranien », qu'à la moindre menace de l'intégrité d'un de leurs auxiliaires, les grandes puissances sont prêtes à se lancer dans la guerre, à la seule perspective d'un déplacement d'équilibre d'influence dans les Balkans... Le ministre Hartwig apprenant le dimanche 28 à Belgrade l'assassinat de François-Ferdinand s'écria : « Fasse le Ciel que ce ne soit pas un Serbe... » Il savait bien que les chevaux du destin allaient dans ce cas s'échapper des écuries, pour une course de mort...

Juillet 1914

Les attentats de Serajevo suscitèrent d'abord une vague de réprobation unanime. On s'embrassa néanmoins dans les rues de Belgrade.

Il fallait s'attendre à une vigoureuse réaction de l'Autriche, que les journalistes serbes représentaient comme « rongée des vers » et qui ressentit une menace dirigée contre son existence. Le spectre du réveil des Slaves avec la dislocation de l'Empire réapparaissait. Conrad insista pour la mobilisation immédiate. C'était la vingt-sixième fois qu'il la réclamait depuis 1908. Berchtold était décidé d'en finir, par une guerre préventive.

Berchtold : ce grand seigneur autrichien « qui vous répondait chevaux de courses » lorsqu'on lui parlait dépêches diplomatiques, mourrait d'hésitation en face de chaque problème, ne se résolvait jamais à en étudier un seul, mais, une fois la décision prise, trouvait les meilleurs justifications à son entêtement.

Il venait de terminer un memorandum important, dans lequel il préconisait la constitution d'une nouvelle ligue balkanique avec l'alliance de la Bulgarie pour contre-balancer la défection probable des Roumains. Le memorandum ne faisait aucune allusion à une action militaire, mais Berchtold en le transmettant à Berlin pour approbation y ajouta un post-scriptum inspiré par les événements : « la Serbie devait être éliminée comme facteur politique dans les Balkans ».

Le 5 juillet, à Postdam, l'Empereur et Bethmann furent surtout intéressés par la partie du memorandum relative à la politique de « longue main » dans les Balkans ; néanmoins le chancelier assura à Vienne : « Sa Majesté, conformément à ses obligations d'alliance et à sa vieille amitié, se tiendra fidèlement aux côtés de l'Autriche-Hongrie ».

Ils estimaient que c'était à l'Autriche à apprécier sa conduite, mais alors que pendant les années précédentes on avait, à plus d'une reprise, freiné la monarchie, cette fois on lui accordait un « blanc seing ». Faute lourde puisqu'aucune certitude ne s'attachait à ses intentions exactes, ni à l'interprétation qu'elle donnerait de cette opinion du Kaiser que plus vite on agirait à l'égard de la Serbie, plus de chances il y aurait de voir le conflit localisé.

Guillaume II avait été impressionné par le meurtre d'un prince héritier, son ami personnel ; l'agitation panslaviste lui paraissait menacer l'intégrité autrichienne. La Russie ne bougerait pas devant le fait accompli... Les relations avec l'Angleterre étaient améliorées.

Guillaume II n'envisageait guère la menace d'un conflit général puisque le 6 juillet il entamait sa croisière habituelle de l'été, après avoir entretenu de la situation Falkenhayn et quelques officiers.

À Vienne, Berchtold et Conrad sont maintenant résolus à pousser leur avantage à fond. L'enquête judiciaire à Serajevo n'avancait que trop lentement ; en Europe l'indignation tombait, remplacée par une inquiétude croissante au sujet des exigences autrichiennes, car les grandes puissances, avant l'envoi de la note à la Serbie, en surent bien plus long qu'on ne le croit généralement.

L'ultimatum rédigé, Berchtold ne prit pas la peine d'en communiquer le texte à Berlin ; en fait, von Jagow en connaissait la substance et qu'il était rédigé de manière à être inacceptable. Il demanda à Vienne, en vain, les 16, 17 et 20 juillet, des détails, donna en pure perte des conseils sur la constitution du « dossier » ; sur une entente préalable avec l'Italie.

Berlin devenait « nerveux ». L'ultimatum lui arriva le 22 juillet, veille de la remise à Belgrade. Jagow et Bethmann le trouvèrent « trop dur », ne songeant pas à en réclamer une atténuation ; il était d'ailleurs trop tard. Dès cet instant on soupçonna l'Alle-

magne non seulement de soutenir l'Autriche, mais d'avoir été l'instigatrice de l'ultimatum.

Certains cercles du « Ballplatz » croyaient que le document, qui impliquait une véritable abdication provisoire de la souveraineté serbe, était acceptable. Leur avis ne fut partagé que par la majorité de la presse anglaise. À raisonner dans l'absolu, l'Autriche ayant la conviction justifiée d'être menacée dans son existence, cet ultimatum n'était pas excessif, mais comme il avait été rédigé dans le but d'une guerre localisée avec la Serbie, il doit être condamné comme l'une des causes, fondamentales, du conflit de 1914 et l'Allemagne, dans la mesure où elle y a donné son assentiment, doit en supporter la responsabilité.

Berchtold voulait vraiment une guerre entre la Serbie et cette guerre, locale, à raison de l'antagonisme austro-russe dans les Balkans, des alliances secrètes et de l'atmosphère de l'Europe surarmée, rendait la guerre générale possible.

* * *

À cette date, le président Poincaré rendait visite officielle à Saint-Petersbourg.

Cette rencontre empruntait aux conjonctures de l'heure un climat émouvant. Ce fut le dernier grand spectacle protocolaire de l'avant-guerre, se déroulant au rythme d'une société à la veille des bouleversements les plus profonds de la condition humaine.

Raspoutine officie déjà dans les cénacles privés... Carol de Roumanie a demandé en mariage une grande-duchesse ; voici l'impératrice Alexandra... Un matelot géant et simple d'esprit porte dans les bras le tzarevitch, si pâle...

Aux ministres surchargés des décorations on découvre une place pour leur en décerner d'autres encore... tandis que les ouvriers en grève, par milliers, hérissent les quartiers de barricades et sifflent les cosaques.

Au cercle des ambassadeurs, qui tous pensent à l'ultimatum, Poincaré s'adressant au représentant de l'Autriche, de cette voix raffermie des timides volontaires, lui dit : « La Serbie a des alliés très chauds dans le peuple russe, Monsieur, et la Russie a une alliée, la France! ».

On s'exalte dans la littérature des toasts, on s'exalte au spectacle des revues...

L'armée russe ! Elle a oublié Moukden. On vient d'en faire défiler l'élite devant les souverains.

Qui donc imaginait cette garde impériale, promise aux croix de bois, en bordure des lacs poméranien quatre jours plus tard?...

Les ministres délibèrent devant l'éventualité de l'ultimatum. Poincaré dit alors : « Sazonov doit être ferme et nous devons le soutenir ». Il lui donne avant son départ « blanc-seing » pour l'attitude qu'il estimera devoir prendre dans le conflit, et ce chef, parallèlement à l'Allemagne, la France va au-devant de certaines responsabilités.

Tandis que le croiseur *France*, beau vaisseau gris perle, s'éloigne vers les îles de la Baltique, à Belgrade, le ministre Giesl est venu remettre l'ultimatum exigeant acceptation sans réserve, dans un délai de vingt-quatre heures.

Et le 24 juillet, au matin, l'Europe, épouvantée, mesure la profondeur d'un abîme, ouvert sous ses pas...

Isvolsky dit à Paléologue : « Cela sent la guerre ». Avant toute nouvelle, Sazonov dit au baron Schilling : « C'est la guerre européenne », puis il écoute la lecture de l'ultimatum et immédiatement convoque ses ministres, demande au chef de l'état-major si l'on peut ordonner une mobilisation partielle contre l'Autriche, et le militaire de lui répondre que, techniquement, c'est impossible.

Sazonov voit Pourtalès, l'ambassadeur allemand, et lui déclare : « Il s'agit d'une question européenne », puis fait publier : «...que le

gouvernement suit attentivement l'évolution du conflit austro-serbe qui ne peut pas laisser la Russie indifférente.

Et voilà, réduite à néant la thèse allemande de la localisation du conflit...

A Saint-Petersbourg, dès le matin du 25 : approbation du principe d'une mobilisation partielle contre l'Autriche, « pour l'intimider » ; renvoi des troupes dans leurs garnisons ; promotion des cadets au grade d'officier ; proclamation de l'état de guerre dans les villes fortes et les régions frontalières ; ordres secrets pour la période préparatoire à la guerre.

Ainsi, à la seule connaissance de l'ultimatum, l'état-major russe, approuvé par le gouvernement considère la guerre, générale, comme inévitable.

Cette attitude consistait, aussi, dans l'esprit de Sazonov, un « bluff » pour appuyer d'éventuelles négociations.

A Belgrade, à la remise de la note, attendue, le cabinet conclut la guerre fatale.

Trois heures avant la remise d'une réponse dans laquelle on céda beaucoup plus dans la forme que sur le fond, la mobilisation générale était ordonnée, tandis que la Cour, les autorités, les archives, le trésor partaient vers le Sud.

Giesl demanda ses passeports et, dans la nuit du 25 au 26, l'Autriche, sur les instances de Conrad, mobilisait ses huit corps prévus pour la mobilisation « B » (balkanique).

Le matin du 26 juillet le caractère « européen » du conflit apparut avec une clarté éblouissante et sinistre. Les grandes puissances étaient résolues à intervenir, au nom du principe de la solidarité des alliances. Avant même l'envoi de la note, Poincaré et Sazonov avaient parlé de médiation des puissances.

Par la suite se succédèrent des propositions pour maintenir la paix, aussi nombreuses que les plans de désarmement en 1933, souvent abandonnées avant que d'avoir pu être prises en considération parce que dépassées par les événements.

L'Angleterre, qui semblait nourrir moins d'intérêts immédiats et parce que dans les occasions précédentes elle avait pris des initiatives analogues, était qualifiée pour ce rôle. C'est ainsi que Grey commença par proposer des conversations directes entre Vienne et Saint-Petersbourg, sur la base d'une prolongation de délai. A cette tactique, Poincaré oppose le 27 juillet un refus catégorique : « Ce serait très dangereux pour le moment ». Il songeait au front de la Triple-Entente qui devait demeurer uni.

Seconde proposition de Grey, médiation des puissances entre l'Autriche et la Russie, admise en principe par l'Allemagne, elle déplaira à la France et à la Russie. Troisième proposition : médiation entre la Serbie et l'Autriche, soit sous forme d'intervention à quatre, soit sous forme de Conférence des ambassadeurs, repoussée le 26 juillet par l'Allemagne qui n'avait pas encore abandonné tout espoir de localisation du conflit ; qui croyait que des conversations directes s'entamaient et donneraient meilleur résultat ; qui redoutait que cette médiation permit à la Russie de prendre une avance militaire, décisive ; qui répugnait enfin à trainer l'Autriche, son alliée, devant une espèce de tribunal européen.

Ce fut une faute politique très grave de l'Allemagne, car ce refus jeta une nouvelle suspicion sur ses affirmations pacifiques. La France hésita d'abord à l'accepter, parce qu'elle ne désirait pas exercer de pression sur la Russie. Quant à la Russie, elle préférait poursuivre ses négociations directes. Ce dont Edward Grey finit par convenir.

Les positions se précisent. Paris et Saint-Petersbourg insistent auprès de Berlin pour que Berlin modère Vienne, mais se refusent à la réciproque.

Toutefois à Saint-Petersbourg, le 26 juillet, des conversations directes s'inaugurent qui laissent aux deux interlocuteurs, Szapary et Sazonov, une excellente impression, partagée par l'Europe.

Hélas ! à Vienne, Berchtold s'obstine dans son plan primitif, devine qu'on veut le priver de son expédition punitive et s'ancre dans la décision de mettre l'Europe en face d'un nouveau fait accompli : la guerre à la Serbie.

* * *

Sur ces entrefaites, Guillaume II rentrait en hâte à Postdam dans la nuit du 26 au 27. Le matin il prend conscience de ce que la situation devient, à chaque heure qui s'écoule, plus inquiétante. De tous côtés l'on rentre, et pas seulement les touristes, mais « les espions prennent leur billet de wagon-lit ». Les autorités civiles et militaires abandonnent leur villégiature, leur voyage de noces ou leur cure d'eau minérale.

Bethmann a télégraphié à Londres : « Nous pourrions peut-être intervenir entre l'Autriche et la Russie ».

Le soir, à Berlin, arrive la réponse serbe et aussi des nouvelles de Vienne, qui, en réponse aux conversations directes entamées, annonce sa décision de déclarer, le lendemain 28 juillet, la guerre !

Immédiatement, le chancelier télégraphie à Vienne la troisième proposition de Grey et le commentaire de Lichnowsky. Il transmet aussi la proposition Sazonov de conversations directes.

Lorsque, le lendemain 28, Berchtold répond : « Trop tard », Bethmann perçoit les conséquences du « blanc-seing ». Il n'avait pas seulement télégraphié pour ne pas contrecarrer l'Angleterre, mais aussi pour « freiner » son allié, il était maintenant inutile de chercher une médiation sur la base de la réponse serbe. Il fallait trouver d'autres solutions.

Le matin du 28 juillet Guillaume II imagine un plan : « Que l'armée autrichienne occupe Belgrade comme gage et sur cette base je suis prêt à servir de médiateur ! » Bethmann transmet cette offre à Vienne le soir du 28 et si c'est ainsi un pas dans la bonne direction, peut-être ne se montre-t-il ni assez énergique ni assez précis.

Berchtold leur fera attendre sa réponse, soixante heures, et quelles heures ! De celles dont Dieu laisse aux hommes le souvenir implacable pour leurs insomnies...

En même temps Bethmann conseille à Guillaume II de télégraphier au Tsar, et cela au moment où l'entourage germanophile de celui-ci énonce la même suggestion.

La journée du 29 juillet s'écoule, dans l'attente de la réponse autrichienne. Bethmann envoie six télégrammes, désapprouvant ce silence, pressant Tschirsky de parler énergiquement, d'obtenir réponse à son télégramme de la veille, clamant sa panique en apprenant que les conversations directes sont interrompues par la guerre. Et il termine par cet aveu pathétique : « Nous sommes prêts à remplir nos obligations d'alliance, mais nous devons refuser de nous laisser entraîner par Vienne et à la légère et sans que nos conseils soient écoutés dans une conflagration universelle ».

Tard dans cette soirée du 29, il accepte la proposition de Grey, d'une médiation entre l'Autriche et la Russie, avec la halte à Belgrade et une promesse de désintéressement de l'Autriche, le plan du Kaiser à peine modifié. Il accepterait maintenant n'importe quelle proposition, car les déclarations Lichnowski lui représentent que l'Angleterre ne demeurera pas neutre s'il y a conflit et que l'on commence à rejeter sur l'Allemagne et sur l'Autriche la responsabilité de l'imminente catastrophe.

Le 30 juillet, comme s'il s'agissait d'une question consulaire minime ou d'une promotion dans l'Aigle Rouge, Berchtold fait savoir que les conditions de l'Autriche ne sont plus les mêmes...

Pendant ce temps que se passait-il à Saint-Petersbourg ! Sazonov avait éprouvé des états d'humeur alternatifs, l'ultimatum lui a donné la conviction que « c'est la guerre européenne » et il commence les préparatifs militaires. Les conversations particulières

avec Szapary ramènent l'optimisme qui s'évanouit à l'annonce de la déclaration de guerre autrichienne.

Mais la mobilisation générale c'est la guerre! et c'est aussi la responsabilité de la guerre, à un moment où l'Allemagne n'y a encore donné aucun prétexte. Sazonov hésite. Un entretien avec Paléologue lui confirme que la France est prête à remplir ses obligations. Il décide d'abord la mobilisation partielle, change d'avis après un entretien avec le chef d'état-major général et le charge de convaincre le Tsar le 29 au matin. Celui-ci, consterné, mais comme toujours enclin à céder à qui lui parle le dernier, signe le décret de mobilisation générale.

Dans la journée Pourtalès annonce que l'Autriche va formuler son désintéressement et que l'Allemagne agit sur elle. Peine perdue car, dans l'après-midi, Sazonov apprend que Berchtold décline les conversations directes. A 18 heures, l'Allemagne, inquiète des préparatifs militaires russes, accomplit une démarche « amicale » laissant prévoir des mesures de réciprocité. Sazonov s'empresse de transmettre à Londres cette « menace ». ... Pendant ce temps les ordres de mobilisation générale sont dactylographiés à la centrale télégraphique lorsqu'à 21 h. 50 un télégramme du Kaiser au Tsar souligne que les préparatifs militaires de la Russie risquent de compromettre irrémédiablement son office de médiateur. Et, toujours faible, Nicolas II se ravise, fait annuler l'ordre et le remplace par la mobilisation partielle.

Au cours de la nuit du 29 au 30 Sazonov propose à Pourtalès une nouvelle « formule ». Mais il n'attendra même pas qu'on la transmette. La France vient de télégraphier d'éviter les mesures militaires « qui pourraient offrir un prétexte de mobilisation à l'Allemagne ». L'heure n'est plus aux subtilités, les jeux sont faits, et le 30 juillet, à 15 heures, Nicolas II signe le décret, pour la deuxième fois en vingt-quatre heures, et en disant, les larmes aux yeux : « Songez aux milliers et aux milliers d'hommes qui vont être envoyés à la mort ».

Lui aussi savait bien que la mobilisation c'est la guerre.

Ainsi le gouvernement russe, se sachant soutenu par la France, a posé, à cette date, une mesure qui rendait la guerre générale certaine et cela à un moment où, par le geste de l'Autriche, se sachant soutenue par l'Allemagne, la guerre générale était seulement possible. Tout ce qui suivra désormais n'offre plus d'intérêt direct au problème des responsabilités de la guerre, simple mise en scène, masquant le déroulement tragique d'un mécanisme, mise en scène bientôt traversée par l'affolement, il n'y avait que les peuples pour ne pas s'en douter... Au Cirque Royal, à Bruxelles, venaient de s'éteindre les échos du dernier discours de Jaurès...

* * *

En France, Poincaré est revenu à Paris, le 29 juillet, on l'accueille avec émotion et enthousiasme. Il est apparemment, lui aussi, convaincu de l'inévitabilité de la guerre générale. Depuis l'avant-veille, les militaires ont pris certaines mesures et d'autres suivront, logiques, devant très peu celles de l'Allemagne. Prisonnier du blanc-seing qu'il a donné à Sazonov, Poincaré ne peut lui télégraphier : « Pas de mobilisation générale aussi longtemps que se poursuivent des négociations diplomatiques. » Le 30 juillet, il demande à l'Angleterre de déclarer officiellement qu'elle soutiendra la France, car cela arrêtera la guerre... Et cela eût peut-être évité la guerre...

L'intérêt se déplace d'ailleurs brusquement vers Londres, car entre l'Allemagne, l'Autriche, la France et la Russie, le 30 juillet, la cause est entendue.

Londres attend des réponses, mais Londres prend des mesures... La flotte, concentrée, n'est pas dispersée... Avertissement à l'Allemagne dont Grey cependant atténue la portée. Le 28 juillet,

second avertissement inspiré par le refus allemand de la proposition de Conférence à quatre.

A Berlin, le 29 juillet, les militaires apparaissent au premier plan. von Moltke a, dès le 26, rédigé l'ultimatum à la Belgique. Il le tient en sa poche, car c'est la clef de sa stratégie et il croit fermement que le salut de sa patrie est au prix de ce cambriolage... Il insiste, lui, pour que l'on se décide, pour que l'on cesse de permettre à la Russie de gagner en définitive une avance de six jours sur les autres... Bethmann accroché à l'épouvante d'une guerre sur plusieurs fronts, refuse de faire proclamer la « menace de danger de guerre ».

Le soir, sur les instances de von Moltke, Bethmann expédie à la légation le pli contenant l'ultimatum à la Belgique.

Croyait-il encore que l'on pourrait éviter cette guerre qu'il n'avait pas encore décidée, mais devant le fantôme de laquelle sa volonté ne lutait plus que par saccades?

Mais dans la nuit du 29 juillet, après des alternatives, la nécessité d'être fixé sur les intentions de l'Angleterre l'amène à un entretien avec Goschen qui tourne au désastre. Il lui pose des questions maladroites, parle de maintenir le territoire français, mais ne peut s'engager en ce qui concerne les colonies; respectera la neutralité hollandaise, mais ne peut rien dire de la neutralité belge. Si à ce moment, il avait connu l'avertissement de Grey à Lichnowski, il se fût abstenu de l'entretien qui, rapporté à Londres, amène le 30 au matin un refus catégorique d'indiquer les conditions de neutralité de l'Angleterre.

La journée du 30 s'écoule dans la panique grandissante; von Moltke, au cours de la nuit du 30 au 31, apprend enfin par diverses sources cette mobilisation générale. Plus personne, dans aucune chancellerie, ne songe à prendre une minute de sommeil. Bethmann cependant déclare : « Demain à midi, on se décidera pour la guerre ou pour la paix ». Dans la matinée du 31 juillet le doute n'est plus permis, et cependant le chancelier n'accorde que la déclaration du « danger de guerre menaçant », car il se raccroche à l'espoir fragile d'une réponse de Vienne à ses dernières propositions. Mais Vienne n'a rien à ajouter à celle du 30 juillet, sinon sa mobilisation générale.

Le 31 juillet, à 13 heures à Berlin, conseil de guerre. Moltke insiste à nouveau pour que l'on décrète la mobilisation générale et que, comme le Japon en 1904, on entame immédiatement les hostilités. Bethmann veut s'en tenir aux usages diplomatiques : ultimatum, rupture, déclaration de guerre avec la vieille formule : « L'Empereur, mon maître, relève le défi... »

Moltke — et il voyait juste — répondit que cette procédure ferait nécessairement passer l'Allemagne aux yeux du monde entier comme l'agresseur. Seulement Bethmann, hanté par la violation de la neutralité belge, estimait qu'on allait avoir déjà assez de mal à sauvegarder l'honneur allemand chez les neutres, sur une pareille entrée en matière...

Lui et tous les dirigeants allemands avaient, depuis quelques jours, accumulé les fautes et les maladresses. La guerre s'entamait, dans les pires conditions, matérielles et morales, rançon de quarante années de diplomatie indigente, rançon de la déficience mentale du Kaiser. Les Centraux entamaient la lutte avec une défaite préjudicielle, assénée par des adversaires qui recueillaient, eux, le fruit de quarante-quatre années de diplomatie intelligente, avec la poussée irrésistible de leurs revendications...

Les prédictions de Bismarck se réalisaient : pour le soutien de l'Autriche dans les Balkans, l'Allemagne était entraînée dans une guerre sans merci, contre un triple front.

Des mesures qui, n'étaient les tragiques circonstances, sembleraient absurdes, sont prises : ultimatum bâclé à la Russie, lui enjoignant de « suspendre sa mobilisation générale dans les douze heures. Ultimatum à la France, pour l'obliger à dévoiler ses

intentions. Resterait-elle neutre, on lui demandera, sans plus y réfléchir, Toul et Verdun, comme garantie... Et la France répondit si elle agirait selon ses intérêts. Personne à Berlin ne croyait un seul instant à sa neutralité.

Les dernières manifestations socialistes sont étouffées par des arrestations. Jaurès est mort. Joffre menace de donner sa démission si l'on ne mobilise pas immédiatement et la France, comme l'Allemagne, l'une devant l'autre de soixante minutes, lancent les ordres suprêmes.

Et c'est l'Allemagne qui, comme prévu, déclare la guerre à la Russie, parce qu'elle n'a pas suspendu sa mobilisation, à la France en invoquant une information fautive que le gouvernement ne prend pas la peine de contrôler.

La Triple-Entente et la Triplice se faisaient la guerre, par l'aboutissement d'une série de facteurs, volontaires ou fatals, mais le *casus belli* était à ce point profond qu'il était impossible de l'énoncer dans un acte diplomatique.

* * *

Restait l'Angleterre.

Dans l'après-midi du 31 juillet elle refusait encore de céder aux supplications de la France. Grey, de même que Gladstone en 1870, demande à la France et à l'Allemagne si elles respectent la neutralité belge. Il était assuré de la réponse française. Pour ne pas indisposer l'Angleterre, Poincaré avait rejeté le plan de Joffre, de 1912, qui ne la respectait pas plus que le plan Schlieffen de 1904. L'Allemagne répondit d'une manière dilatoire.

L'après-midi du 2 août, parce qu'il reçut les encouragements du parti conservateur, Grey déclare à Cambon que si la flotte allemande pénètre dans la Manche ou traverse la mer du Nord, la flotte anglaise interviendra. C'était déjà se départir de la neutralité, car une grande nation ne fait pas la guerre exclusivement sur mer.

Les liens tressés par le passé, les encouragements donnés à la France l'avaient presque inconsciemment intriquée dans la Triple-Entente. Sir Edward Grey n'attendait plus, comme justification suprême, traditionnellement séculaire, que cette violation de la neutralité belge dont les chancelleries et les états-majors étaient convaincus depuis dix ans.

Le 2 août, à 19 heures du soir, von Below Saleske remet au vicomte Davignon l'ultimatum demandant libre passage. Le seul pays qui, les mains nettes de toute compromission avec les alliances secrètes, le nôtre, était en droit de demeurer en dehors du massacre, allait ainsi, par la fatalité recommencée de son destin, reprendre sa place historique de champ clos des querelles de l'Occident européen.

« En acceptant les propositions qui lui sont notifiées, le Gouvernement belge sacrifierait l'honneur de la nation, en même temps qu'il trahirait ses devoirs envers l'Europe. »

JEAN THÉVENET.

ABONNEMENTS A L'ÉTRANGER

Le prix de l'abonnement pour l'étranger est fixé comme suit :

I. — Pour le Grand-Duché de Luxembourg	17 belgas
II. — Pour le Congo belge	22 belgas
III. — Pour l'Albanie, Algérie, Allemagne, Argentine, Autriche, Bulgarie, Congo français, Côte d'Ivoire, Espagne, Esthonie, Ethiopie, France, Gabon, Grèce, Guinée française, Haïti, Hongrie, Lettonie, Maroc, Martinique, Mauritanie, Niger-Oubangi-Charl, Paraguay, Pays-Bas, Perse, Pologne, Portugal et colonies, Réunion, Roumanie, Salvador, Sarre, Sénégal, Serbie, Croatie et Slavonie, Somalis, Soudan, Tchad, Tchécoslovaquie, Terre-Neuve, Tunisie, Turquie, Uruguay, Républiques Soviétiques Socialistes, Brésil, Égypte, Mexique, Équateur	25 belgas
IV. — Pour tous les autres pays	28 belgas.

La mission de Claudel⁽¹⁾

L'APPRENTISSAGE POÉTIQUE

Sorti de l'École de droit et de l'École des sciences politiques, Paul Claudel voit s'ouvrir, en 1893, « la grande route officielle sans accident, qui débute à toute vitesse » : consul suppléant à New-York, puis gérant du consulat de Boston, de 1894 à 1900, il devient vice-consul et consul en Chine, à Shanghai, Fou-Tchéou, Pékin et Tien-Tsin.

Cependant, dès 1889, le poète compose la première version de *Tête d'or*; en 1890, celle de *la Ville*; en 1892, la première version de *la Jeune fille Violaine*, restée inédite jusqu'en 1926; en 1893, à New-York et Boston, *l'Echange*; en 1894-1895, la seconde version de *Tête d'or*; en 1895-1896, le *Repos du septième jour*, à Shanghai et Fou-Tchéou; en 1897, la seconde version de *la Ville*; en 1899-1900, la deuxième version de *la Jeune fille Violaine*. En 1901, au « Mercure de France » paraissent cinq drames sous le titre : *L'Arbre*.

De prime abord, il semble que Claudel mène une vie en partie double : point de rapport entre le poète et le consul. Nous touchons ici au caractère foncier de Paul Claudel : en lui coexiste un double besoin de réalisation immédiate et de totalisation qui se contraient. D'où deux tentations, avant 1886 et en 1900 : si active est la perception des choses qu'elle exige impérieusement possession et réalisation. Avant sa conversion, il adhère au monisme ; adhésion si compréhensible, et que Lasserre a si mal comprise (2) !

En septembre 1900, Claudel fait une retraite à Ligugé. Comme il serait bon de demeurer là, au lieu d'aller de l'Amérique à la Chine; le chrétien trouverait là repos, louange et sacrifice; l'artiste y goûterait à loisir le la in mystique et le drame liturgique. Non, Claudel sera un bénédictin qui déchiffre l'univers : c'est un assez bel incunable !

Car telle est sa vocation : il y satisfait assurément avec le besoin inné de regard immédiat, de maîtrise du réel et de don de soi, l'exigeant besoin de compréhension cosmique :

*Seigneur, vous ne m'avez pas mis à part comme une fleur de serre ;
Comme le moine noir sous la coulle et le capuchon qui fleurit
chaque matin tout en or pour la messe au soleil levant,
Mais vous m'avez planté au plus épais de la terre
Comme le sec et tenace chiendent invincible qui traverse l'antique
loess et les couches de sables superposées (3).*

Où rester en place et amener à soi l'univers pour le comprendre à la manière de Valéry;

Où voyager pour voyager, inlassablement ramasser des sensations et en jouir comme Gide.

L'on pourrait dire que la première manière consiste à jeter un regard vertical sur l'univers, la seconde, un regard horizontal, à toujours quêter ou plus de profondeur ou plus d'horizon.

Claudel n'a pas le choix entre l'une ou l'autre, il prend l'une et l'autre et les harmonise en une vivante synthèse. Sa vocation poétique est d'unir la perception immédiate à la conception totale du monde. De là que l'homme est inséparable du poète : l'économiste et l'ambassadeur sont ses pourvoyeurs.

Comment unifier ces deux tendances, ce double besoin de regard immédiat et de totale possession ? Par l'attention et le dynamisme,

(1) Voir la *Revue* du 5 mai.

(2) Pierre Lasserre est le chef incontesté des anti-claudéliens : dans un grand désert de phrases claires, il fait l'entendu, mais il est littéralement perdu. D'autres le suivent, qui sont vivants, dont les œuvres sont mort-nées. Leur bibliographie ressemble assez à un cimetière.

(3) *Magnificat*, in *Cinq grandes Odes*, p. 93, nouvelle édition, Paris, Nouvelle Revue française, 1913.

par la règle intérieure du vers et son extérieure libération. *Connaissance de l'Est et l'Oiseau noir dans le soleil levant* nous font voir Claudel marchant et réfléchissant à travers les routes de Chine et du Japon. La marche réfléchie paraît le parfait symbole du poète. Le caractère de soudaine s'accorde à celui de rassemblement : le multiple dans l'un, et non pas l'un tout de suite en dehors du multiple. Le monde apparaît fermé, mais inépuisable. Claudel est à la recherche de l'un dans le multiple. Parmi ses personnages, les uns sacrifient à la tendresse spatiale de conquête inassouvie du réel : Tête d'or, Avare, Laine, Turelure, Coufontaine; les autres, à la tendance intuitive et contemplative : la Princesse, Violaine, Marthe, Anne Vercors, Pierre de Craon. Claudel ne sacrifie d'abord rien : il prend devant le réel une attitude de contemplation active.

Le rôle de Rimbaud fut près de Claudel un rôle de précurseur : au travers de l'enfer et de la nuit il vint au Christ. D'autres contemporains l'aident et orientent : de 1890 à 1900, Mallarmé et Schwob exercent sur lui une influence prépondérante.

La note préliminaire du *Pain dur* nous avertit que Claudel a rencontré parmi les Juifs quelques-uns de ses meilleurs amis : Marcel Schwob et Darius Milhaud sont de ceux-là (sans compter Staurès). Nous avons six lettres de Claudel à Schwob, écrites en 1892, 1893 et 1900 (1). Par ailleurs, Byvanek nous rapporte de précieuses conversations de Schwob. Ce qu'il dit au philologue hollandais, est-ce pure conjecture de supposer qu'il l'ait dit à Claudel? En tout cas, nous sommes par elles renseignés sur les idées régnantes dans les milieux que fréquentait le poète naissant. « Tout comme il y a des idées en l'air, écrit justement Byvanek, il semble que dans l'atmosphère intellectuelle d'une société soient répandus des germes de situations morales analogues qui, fécondés par les esprits en quête de matières artistiques, se modifient suivant les personnalités où ils sont tombés (2). » Tout se passe comme si l'Esprit adressait une question générale aux divers esprits d'une même génération. Une conversation s'engage, un drame se noue, où, tous, bon gré mal gré, sont acteurs. La tâche du critique consiste à recueillir, ordonner et classer les réponses, puis à dresser des suites littéraires. La technique littéraire retrouve ou même crée la logique des produits de l'esprit. Une critique munie d'antennes capte et rassemble de lointaines analogies.

Des rapports nombreux et étroits existent entre Schwob et Claudel. Avec une curiosité passionnée, le premier étudie les pièces du procès des Coquillards, bande de sacrilèges jugés à Dijon au milieu du XV^e siècle, date où ces classes dangereuses ont acquis pour la première fois « la conscience d'une vie autonome et située hors des limites de la société régulière », et elles alimentent le mouvement contre l'autorité de l'Eglise et de l'Etat qui se manifeste au début du XVI^e siècle (3).

« Pour le XV^e siècle, ajoute Schwob, je crois que c'est la parabole de l'Enfant prodigue qui exprime le mieux le sentiment confus de toutes les âmes; oui, c'est bien là le type que le XV^e siècle réalise de préférence dans toutes ses créations (4). »

A New-York, Claudel aime tout ce qui est « violent, hardi et amusant (5) », et ce même goût pour le quartier nègre, le quartier chinois et les Syriens maronites reparaitra dans le *Pain dur*, le *Père humilié* et le *Soulier de satin*. N'est-ce pas à la parabole

de l'Enfant prodigue que font souvent songer et Tête d'or et Avare, et Turelure et Coufontaine?

Schwob tonne contre le roman psychologique et les pantins dont se tirent les ficelles « avec l'onction d'un pasteur breveté d'âmes et d'un confesseur de consciences endolories »; Claudel éprouve même mépris de l'inconscient et du freudisme.

Chez l'un et l'autre se manifeste un étroit rapport entre l'art et la volonté, l'attention et l'émotion. « L'art et la volonté, dit Schwob, ont leur source dans ce qu'il y a de plus individuel en nous, dans le centre de toutes nos facultés. Aussi l'essence de l'art c'est la liberté, tandis que la science cherche la détermination. Celui qui fait prédominer dans notre personnalité un élément au désavantage des autres amoindrit l'art parce qu'il restreint le libre mouvement de l'individu (1). »

Pour tout homme le monde est double; il a conscience de soi et des autres; nul n'échappe à cette conception primordiale du moi et du non-moi, à laquelle correspondent deux sentiments : l'égoïsme et la sympathie, l'esprit de conservation et l'esprit de sacrifice. De là naît l'image du pendule oscillant entre les sentiments opposés. Oscillations de l'extrême égoïsme au suprême abandon de la personnalité : c'est tout Tête d'or et Violaine, Turelure et Sygne de Coufontaine.

Schwob conclut que la vie intérieure compte seule directement pour l'homme : « L'homme d'abord et avant tout vit intérieurement, et c'est ensuite seulement que se manifeste l'action du milieu extérieur », qu'apparaît l'influence des accidents de la vie. Les circonstances extérieures ont leur vie à elles qui se développe et accumule ses forces jusqu'à un point d'arrêt que Schwob appelle « la crise des événements », puis elle revient en arrière pour recommencer de nouveau quand elle a parcouru le demi-cercle de l'oscillation. Ainsi l'homme se meut-il au milieu de circonstances qui évoluent vers une crise quelconque, et cette crise le touche fortement ou faiblement; sitôt qu'elle correspond au moment d'une crise intérieure. Cette coïncidence d'une crise intérieure avec la crise extérieure, Schwob l'appelle « une aventure », et l'art s'occupe de la vie humaine comme d'une suite d'aventures. Claudel pense, à son tour, que le monde extérieur « charge » l'homme et provoque des déclenchements, développements et dénouements susceptibles de recommencer indéfiniment jusqu'à la mort. La crise de l'émotion et la crise des faits amènent une succession d'aventures. La faculté de vouloir se manifeste de deux manières : c'est une porte ouverte au courant des désirs et une faculté d'inhibition qui repousse le fleuve tumultueux, le règle ou détourne. L'histoire humaine est faite d'oscillations régulières et la faculté de la représentation par l'art, si intimement liée à la faculté de vouloir, suit pas à pas cette marche ascendante ou descendante.

L'on a ici comme appelé le vers de Claudel et son art sculptural et symbolique, et préfigurée la « procession » du drame claudélien.

Le symbole qui nous convient, avec la figure de l'Enfant prodigue, est celle d'Abasvèrus, le Juif errant, qui, tournant le dos à l'idéal, marche furieux contre lui-même, et poussé par la folie d'une espérance vaine. Les poèmes de Verlaine mettent à nu la perpétuelle palpitation du cœur s'épuisant en rêves étranges; l'œuvre de Barrès trahit l'état d'incessante agitation de l'âme inassouvie. « Oui, le matcheur éternel erre dans ces pages de son pas inquiet. Et le livre aujourd'hui qui touche nos cœurs ne commence en vérité que là où son récit finit, — pour être continué par nous, en nous (2). »

(1) PIERRE CHAMPION, *Marcel Schwob et son temps*, appendice, pp. 260-271 (lettres des 21 et 22 avril 1892, 27 avril et Pentecôte 1893, 17 mars 1900). Paris, Grasset, 1927, in-8°. En 1896, Emile Jaloux dédie un poème à Claudel, *Une Ame d'Automne*, p. 63, Marseille, Flammarion et Aubertin, 1896.

(2) BYVANCK, *Un Hollandais à Paris en 1891*, p. 194, Paris, Perrin, 1892.

(3) Id., pp. 221-223.

(4) Id., *Ibid.*, p. 223.

(5) Lettre à Schwob du 22 avril 1893, Champion, *Marcel Schwob...*, 26.

(1) Id., p. 232.

(2) Id., p. 305.

Avant de s'aventurer dans la nuit humaine avec ses fossoyeurs Besme, Tête d'or et Avare, Claudel prend conseil de « trois hommes de la nuit » : Poë, Baudelaire et Mallarmé. « Le suprême Hamlet au sommet de sa tour, succédant à deux générations d'engloutis » est un « homme d'intérieur », un « professeur d'attention ». Il s'aperçoit qu'il n'est entouré que d'objets dont la fonction est de signifier qu'il est enfermé dans une prison de signes ». Il interprète, traduit, explique. Le « Reclus du cabinet des Signes » est le premier à se placer devant l'extérieur, non comme devant un spectacle, mais comme devant un texte, avec cette question : Qu'est-ce que ça veut dire ? Le XIX^e siècle vivait d'inventaires et de descriptions, ouvrait une espèce de Salon pittoresque et anecdotique. Mallarmé fait une trouvaille : « On pouvait fabriquer et « étudier » cet objet prosodique qu'il nous était loisible de saisir entre les doigts, avec ses lignes simplifiées non moins que la figure d'un livre scientifique, non plus seulement comme un bibelot, mais comme un document et un texte et le mot même de la Création. Découverte capitale et bien supérieure à l'instrument particulier qui l'avait permise, taillé dans le transparent et le nul, à la manière d'une lentille (1). »

Seulement comme, au gré de Mallarmé, la grouillante mascarade d'apparences est tout, et, au vrai, vacance et absence, il est meilleur de s'abstenir. Tout au contraire, sorti du fatal engourdissement spirituel dans la nuit de Noël 1886, Claudel délaisse à jamais « cette attitude écrasée de l'esprit devant la matière, cette fascination de la quantité (2). » L'explication qu'il donne du réel n'est pas une mimique, mais une clef. Il sait que l'univers est un texte qui nous parle, humblement et joyeusement, de sa propre absence, comme aussi de l'éternelle présence de quelqu'un d'autre, à savoir son Créateur. Regarder ne suffit plus, il faut, avec attention, étudier et questionner. La science et la philosophie sont ici nos complices : « Rien ne nous empêche plus de continuer, avec des moyens multipliés à l'infini, une main sur le livre des livres et l'autre sur l'univers, la grande enquête symbolique qui fut pendant douze siècles l'occupation des Pères de la Foi et de l'Art (3). »

Ainsi Mallarmé convainc Claudel de la bonté de l'instrument poétique : inestimable assurance qu'il ne perd jamais à travers le vaste monde visible et qui lui permet de pénétrer hardiment dans l'invisible. La petite lumière de la rue de Rome est remplacée par la lampe éternelle, le symbolisme mallarméen conduit Claudel au symbolisme catholique.

* * *

Trois grands poètes contemporains, Gide, Valéry et Claudel, promènent sur le monde un regard insatiable et lucide (4). Au rebours de Balzac et de Victor Hugo, ils fuient la publicité, et leur œuvre est gratuite. Claudel vit à l'étranger, publie *Tête d'or* et la *Ville* à cent et deux cents exemplaires, et ne profite point de son séjour en Orient pour inonder le marché de livres, mais pour perfectionner sa technique dans *Connaissance de l'Est*, ce merveilleux livre d'exercices. Gide met autant de coquetterie à dérober ses œuvres au public que d'autres à les pousser. Vingt ans — de 1892 à 1912 — Valéry se renferme en un silence studieux. Pourtant ils ne sont point dépourvus d'inspiration. On les voit insatiables de réalité, de « nourritures terrestres » et de compréhension. Claudel est sans doute le plus insatiable, l'infatigable terrien lie et engrange ou mieux, l'on dirait que le maître du festin le chargea de lui amener, de tous les carrefours de l'univers, des convives. Et, non content de rassembler des fidèles, il crée Pierre de Craon qui leur bâtit des églises.

Cet appétit de l'universelle réalité ne souffre, chez Gide, Valéry et Claudel, nulle abstinence cosmique et intellectuelle. Les néo-classiques rêvent de mettre l'esprit au régime sec; certains symbolistes cachent mal leur indigence de pensée sous une débauche de formes somptueusement vides. Gide, Valéry et Claudel vivent en pleine réalité cosmique, métaphysique et mystique.

Il existe toutefois cette grande différence entre eux : Gide se garde lucide pour mieux savourer les nourritures terrestres; tout entier à son actuelle jouissance, s'il ne peut tout goûter d'un coup, il se réserve bien de goûter à tout. En cela, je crois que Valéry et Claudel s'accorde avec lui. Mais Valéry met l'accent sur l'élaboration intellectuelle, et Claudel, s'il admet que tout soit bon, rejette l'immoralisme gidien. Claudel ne se donne pas aux choses, il se donne les choses.

Valéry a créé en son esprit une sorte d'usine d'essais poétiques. Il accepte tout le réel qu'il triure et malaxe, mais il refuse indéfiniment d'être quoi que ce soit. L'ingénieur-poète ne peut sans dommage devenir contremaitre. Son esprit est le haut lieu idéal où s'écoule l'univers réduit en idées. « Valéry s'arrête au fait personnel qui lui paraît consubstantiel au fait de l'univers... Seul lui paraît digne du poème l'émoi poétique ou métaphysique (1). » Il circule dans un « champ métaphysique » où se repaît sa vive sensibilité intellectuelle (2). Par le moyen de mots et des rythmes, l'intelligence pure construit l'équivalent de la palme et de la mer. Son « sens combinatoire » crée des « schèmes dynamiques (3) ». M. Teste devient un technicien si a ten if à ses opérations intellectuelles qu'il abouit, selon l'expression de M. Thibaudet, « à une extension démesurée et inédictible de la méthode (4) ».

Vingt ans isolé dans son bureau d'ingénieur-poète, il vit attentif à la pure technique et à son monde de rapports, tandis que Claudel publie ses drames. On se tromperait pourtant à croire différent leur art poétique. Tous deux aiment l'architecture et la danse. Au sens combinatoire de Valéry correspond le sens de la composition chez Claudel. « Toutes choses se substituent », dit Valéry; notre âme, reprend profondément Claudel, se substitue à toutes choses qui deviennent en nous « hosties ».

Le danger est que le poète tue l'homme. M. Teste considère son corps comme une marionnette; il ne parle même pas de son âme, absorbée, semble-t-il, par la savante machine de l'ingénieur-poète. Claudel connaît le prix incommutable de l'âme, l'échange en est impossible et désastreux, mais il sait aussi que le poète n'est que l'ombre du saint Valéry prend la fin de l'art pour la fin de l'homme; Claudel ne saurait les confondre : si l'œuvre a sa fin propre, elle-même n'est qu'un bel outil entre des mains chrétiennes. Il en fait l'offrande à Dieu. Il ne consentirait pas à l'échange de son âme contre le Parthénon. Il ne sacrifie point à l'idole de l'Art. En est-il toujours ainsi de Valéry? Son narcissisme accuse une grande tendance à l'aséité. La voracité égocentrique de son intelligence diffère totalement de la sage et théocentrique de Claudel.

« O ma mère Intelligence! » : tous deux l'invoquent et sont intellectualistes; leur « innombrable intelligence » ne se lasse pas de convertir le multiple en l'un; mais, « maîtresses de l'âme (5) », les Idées se complaisent en elles-mêmes. D'où le danger. Valéry est un métaphysicien en puissance de poésie. Il aspire à rester sur son Thabor, Claudel en descend. Est-ce signe d'indigence? S'asservir aux choses sous prétexte de réalisme est marque de faiblesse et incompréhension de la technique poétique; la poésie n'est pas inventaire, mais transformation spirituelle du réel. Elle

(1) THIBAUDET. *Paul Valéry*, pp. 131-132, *Cahiers verts*, n° 25, Paris, Grasset, 1923.

(2) *Bulletin de la Société française de Philosophie*, janv., 1938, p. 4.

(3) THIBAUDET, *op. cit.*, p. 12.

(4) *Id.*, p. 41.

(5) *Poésies*, pp. 124, 179, 109, 2^e édit., Paris, N. R. F., s. d. (1931).

(1) *Positions et Propositions*, pp. 26, 27, 8^e édit., Paris, N. R. F., 1928.

(2) *Id.*, p. 206.

(3) *Positions et Propositions*, p. 207.

(4) Claudel et Gide s'écrivent de 1899 à 1920.

le purifie. Mais se cloître dans l'abstrait, croire déchoir à mettre les mains au faire, ne serait-ce pas confondre le métaphysicien qui sait et le poète qui crée? Cette pureté serait synonyme de suicide poétique :

*L'univers n'est qu'un défaut
Dans la pureté du non-Etre (1)!*

Distinguons trois phases dans la création poétique : l'univers fournit au poète son innombrable matière et une ébauche de forme que l'esprit élabore et achève; la seconde phase consiste dans cette transformation et purification spirituelle; la troisième évolue, du point de vue humain, les objets poétiques ainsi créés. S'en tenir aux fins esthétiques, c'est prendre le poète pour tout l'homme, adorer des idoles et s'exposer à mourir d'inanition dans un musée encombré de chefs-d'œuvre. Poète est maître chez soi : dans l'acte de construire ses poèmes, il est seul juge de ses moyens et de ses fins propres. Mais la maison du poète n'est pas l'univers; ses œuvres font partie intégrante de l'avoir humain, elles sont utiles à la cité et à la civilisation. Le poète se sépare de l'homme pour travailler, mais se subordonne à l'humanité pour la servir.

* * *

Claudiel est l'un de ces poètes impériaux dont il parle qui mettent l'art au service de la cité et de la religion; ils « ont reçu de Dieu des choses si vastes à exprimer que le monde entier leur est nécessaire pour suffire à leur œuvre. Leur création est une image et une vue de la création tout entière dont leurs frères, inférieurs ne donnent que des aspects particuliers. C'est par le défaut de cette catholicité, en même temps que d'une certaine énergie essentielle, que notre Racine doit céder le pas à un Shakspeare auquel il est cependant si supérieur par certains côtés (2). » Eschyle, Virgile, Dante et Shakspeare, souverains dans leur art, sont serviteurs dans la cité.

Claudiel se met à l'école d'Eschyle, pénètre en ce puissant esprit et s'accoutume à son souffle (3). Il s'attaque à un problème « qui est l'un des grands, peut-être le grand problème du théâtre contemporain : l'organisation de la tragédie, on pourrait dire sa résurrection. A vrai dire, la question s'est ouverte à la mort de Racine. Après la tragédie encore essentiellement grecque, c'est-à-dire épique et lyrique (lyrique surtout) de la Renaissance, Corneille avait créé la tragédie française, d'où le tragique tendait à s'éliminer avec le lyrisme au profit du dramatique et du mécanisme psychologique. Racine, éclairé par l'hellénisme, avait réintégré le tragique dans cette tragédie française dont il conservait la formule originale; son génie adroit se servait du tragique pour renforcer le drame et approfondir la psychologie. Mais son art s'était perdu avec lui » (4). Eschyle redonne à Claudiel une notion vraiment humaine et divine du drame.

Fossoyeur de l'âme moderne, il demande son secret à Shakspeare, fossoyeur de l'âme médiévale. Liseur infatigable, il trouve dans Dostoïevsky une poignante expression du mal moderne. Deux surtout, Virgile et Dante, lui suggèrent le remède. Il exalte en Virgile « le plus grand génie que l'humanité ait jamais produit, inspiré d'un souffle vraiment divin, le prophète de Rome (5) ». A l'exemple de l'*Enéide*, le *Soulier de satin* s'anime d'un mouvement doré dans « une espèce de grande nappe prosodique »; comme Enée

vers Carthage et Didon, Rodrigue se tourne vers Mogador et Proubèze, et leur cœur brûle du même inextinguible amour. Tous deux échappent à l'ensorcellement. Par le rappel de la tradition antique, l'*Enéide* fournit aussi à Claudiel un parfait modèle. Car le but de ses drames est de faire entendre, comme Virgile, un grand appel religieux à l'âme d'un peuple endormie.

Claudiel imite l'art de Dante et renouvelle son audacieuse descente aux Enfers dans le *Repos du septième jour*. « Seul entre tous les poètes, disait-il en 1921 au sixième centenaire, Dante a peint l'univers des choses et des âmes en se plaçant non pas du point de vue du spectateur, mais de celui du Créateur, en essayant de les situer définitivement dans le cadre non pas du *Comment*, mais du *Pourquoi*, en les jugeant de quelque manière, ou plutôt en les adjugeant, sous le rapport de leurs fins dernières (1). » Légitime entreprise, puisque l'homme, âme et corps, doit désirer Dieu et le ciel, son séjour. Pour le désirer, il faut s'en former, non seulement une idée, mais une image sensible. Les choses n'étant point le voile arbitraire de la signification qu'elles couvrent, il ne saurait y avoir un radicale séparation entre ce monde et l'autre. Claudiel est aux antipodes du jansénisme qui tente le cartésien Valéry. Par ses parents terriens il rejoint la tradition préjanséniste, alors que Lamartine tremble devant l'image comme si c'était un crime.

Dante est à peine un théologien, et Claudiel regrette que son Enfer soit uniquement l'Enfer du Sens et semble ignorer la peine du Dam, la privation à la fois et le besoin de Dieu, plus cruelle, puisque sa cause est infinie : sur cette dure pierre le *Repos du septième jour* édifie l'Enfer claudélien.

Le mot suprême qui explique l'œuvre de Dante et de Claudiel est l'Amour. Il fait le secret de leur « art nouveau ». Amour intégral et à vrai dire unique, car, aux yeux de Claudiel, la convoitise sexuelle n'est que la gêne du véritable amour (2). La *Divine Comédie* est comme « une espèce de gigantesque travail d'ingénieur pour rejoindre, pour unifier les deux parties de la Création, pour la fixer dans une espèce d'énonciation indestructible, et pour obtenir ainsi un peu de cette vision de la Justice, dont un autre grand poète a dit qu'elle était le plaisir de Dieu seul (3) ». Une fois encore Claudiel s'inspire de Dante. Mieux : il imagine et peint « ce dialogue de deux âmes et de deux mondes » et le Dieu de Béatrix « toujours nouveau, toujours à l'état d'explosion et de source (4) ».

De tous les poètes impériaux, Claudiel se rapproche le plus de Dante. Mais il puise à une plus haute source. L'on a dit qu'il s'inspirait surtout de la Bible (5). C'est vrai, avec un léger correctif. Disons, si l'on veut, que Claudiel lit la Bible sur les genoux de l'Eglise. Il ne la cite — et peut-être ne la lit — que dans la vulgate. Le latin mystique est pour lui une langue vivante, le christianisme une réalité de chaque jour. Il lit en fidèle, non en exégète, pour se nourrir du pain substantiel de la parole (6).

L'ineffable poésie liturgique l'enivre trop pour prêter une excessive attention aux dévotés laïques du XIX^e siècle. Il se détache nettement de l'école indigente et bruyante de Vuellot, Barbey d'Anrevilly, Hello, Bloy et Huysmans; les préoccupations positives l'accaparent trop pour lui laisser le loisir de se plaindre au long de trois cents pages. L'attitude belliqueuse de cette école paraît peu l'attirer. Le voisinage d'humbles chrétiennes aux chapeaux extravagants n'incommode guère sa prière, comme les dehors barbouillés de chapelles quelconques. Il n'a de regards que pour son Dieu; et si son imagination éprouve le besoin de se figurer l'église extérieure, il la construit lui-même : n'est-il pas architecte de mots?

(1) *Ebauche d'un Serpent*.

(2) *Positions et Propositions*, p. 164.

(3) Il traduit l'*Agamemnon* (1899), les *Choéphores* (1920) et les *Euménides* (1920). Cf. *Bibliographie claudélienne*, n^o 8, 125, 131.

(4) LANSON, *Histoire de la Littérature française*, p. 1163, 19^e édit., Paris, Hachette, s. d.

(5) *Positions et Propositions*, p. 38 n.

Cf. *Oiseau noir dans le Soleil levant*, p. 220, Paris, N. R. F., 1929; *Positions et Propositions*, p. 17.

(1) *Positions et Propositions*, p. 170.

(2) Cf. *Oiseau noir dans le Soleil levant*, pp. 213-217.

(3) *Id.*, pp. 180-181.

(4) *Id.*, p. 184.

(5) SODRAY, *Les Livres du temps*, 2^e série, Paris, Emile-Paul, 1914.

(6) Il faudrait citer ici toute une page splendide de *Ma conversion* (sainte Marie Perrin), *op. cit.*, pp. 129-130.

Non qu'il méprise l'effort littéraire du siècle : les recherches liturgiques de Guéranger, les invectives de Bloy et de Huysmans et leur témoignage de foi, il ne les dédaigne point. Son effort vise à continuer et intégrer leurs essais et à renouer la tradition des siècles.

— Mais assez causé à la porte. Entrons.

VICTOR BINDEL.

(A suivre.)

Ma visite à Banneux

M. Léon Boucher a publié un petit volume sur Beauraing qui a connu le plus grand et le plus légitime succès. Son enquête sur Banneux : Notre-Dame des Pauvres, jouira du même accueil. L'auteur a eu l'amabilité de nous en communiquer les bonnes feuilles. Nous en publions avec plaisir, en primeur, ces quelques pages en recommandant à nos lecteurs de se procurer cette nouvelle brochure qui paraîtra dans quelques jours.

— Avant de m'engager dans mon récit, me dit le chapelain, voyez toutes ces lettres. Ce ne sont que des avis de guérisons obtenues grâce à l'eau de la source que la Dame apparue a faite sienne.

— Une neuvaine se terminait le lundi 16 janvier dernier, dont le but était l'obtention d'une conversion en ce coin de pays par la médiation de la Vierge de Beauraing qui avait dit : Je convertirai les pécheurs ! Cette neuvaine était faite par moi-même et par deux communautés religieuses voisines : les Sœurs du Sacré-Cœur de Marie de La Hulpe et les Clarisses de Verviers. S'étaient joints aux promoteurs, le R. P. Boniface del Marmol O. S. B., de retour du Congo, ainsi que la famille del Marmol de Chaitfontaine.

— En somme, lui fis-je remarquer, c'est, avant tout et peut-être exclusivement, une confirmation du caractère surnaturel des apparitions de Beauraing que vous demandiez là... Tout au moins en ce qui vous concerne car vous n'aviez qu'une foi anémique...

— C'est exact !

— Votre réponse donnera satisfaction à bien d'autres monastères de ma connaissance qui, eux aussi, faisaient une neuvaine pour obtenir un signe.

Le chapelain me demanda des précisions à cet égard ; je les lui donnai volontiers.

Puis, il reprit son récit :

— Or, le dimanche 15 janvier 1933, vers 7 heures du soir, Mariette Beco, de sa fenêtre, guettait le retour tardif de son frère Julien. Il faisait très sombre. Elle n'aurait assurément pu le distinguer dans une obscurité pareille, mais ça lui faisait une occupation de regarder ainsi par la fenêtre. Ce sont de ces gestes inutiles qui font passer le temps à la campagne et même à la ville. Néanmoins, il convient de savoir que Mariette est une seconde maman pour ses frères et sœurs, et c'est quasiment un peu de l'inquiétude maternelle qui se superposait ainsi à son attention inactive ou à son inactivité attentive : comme vous voudrez.

— Était-elle très inquiète?... Avait-elle quelque crainte au sujet de son frère ? Autrement dit, était-elle dans un état voisin de la surexcitation ?

— Nullement. Il faisait noir ; il était temps de souper. Elle maugréait bien un peu contre le trainard mais son émotion se bornait là. Pour parler net, elle n'éprouvait ni inquiétude, ni émotion proprement dite. Elle était mécontente : voilà tout ! Si un crescendo s'était manifesté, ce n'est pas une crise de nerfs que l'ineffable Julien, ténébreux et quasi noctambule, eût trouvé

au bout du chemin, mais vraisemblablement une paire de gifles. Soudain, à cinq mètres d'elle, au milieu des parterres carrés — celui de droite en sortant — elle aperçut une dame lumineuse qui se tenait immobile et la regardait en souriant, les mains jointes, le buste légèrement penché à gauche — c'est-à-dire dans la direction du village.

— Depuis combien de temps la fillette était-elle à la fenêtre lorsque se manifesta cette vision ?

— Un bon moment. Bien sûr, ce n'est guère précis, mais elle allait et venait... Il n'est pas possible de...

— N'était-elle pas malade ce jour-là ?

— Nullement. On l'a interrogée par la suite et elle a répondu : « Un peu ». Mais elle a cru qu'on faisait allusion à ce qu'elle avait ressenti après une des apparitions, à savoir une céphalalgie bénigne et une légère inflammation de l'œil.

Je fis un geste évasif, et l'abbé continua :

— L'enfant eut peur et alla chercher sa mère, laquelle s'étant approchée de la fenêtre aperçut une forme blanchâtre qui disparut immédiatement. La fillette, cependant, continuait à voir la « belle dame ». Alors sa mère lui dit : « C'est peut-être la sainte Vierge ! ». La petite comprit et tira son chapelet sans détacher ses regards de l'apparition qui se maintint durant une dizaine de minutes. Elle en fit la description minutieuse. Le père, de son côté, rentré sur ces entrefaites, haussa les épaules et lui dit : « Tu n'es qu'une sottise ! ». Le lendemain, l'enfant rencontra une de ses voisines et amies, Joséphine Léonard, et lui confia la chose. Cette dernière, tout émue par ce récit, m'en fit part. Je l'écoutai attentivement puis, pour la rassurer, je lui déclarai : « On ne voit pas la sainte Vierge aussi facilement que cela. Je suppose que Mariette aura entendu parler des enfants de Beauraing et qu'elle aura voulu les imiter ». Je lui recommandai alors et ce, à plusieurs reprises, de ne pas colporter des bruits qui, me semblait-il, nous eussent rendus ridicules, surtout immédiatement après le coup de tonnerre de Beauraing. Mais le 18, à mon extrême stupéfaction, je remarquai que Mariette assistait à la messe.

— N'était-ce pas une hallucination ?...

— A vrai dire, j'ai failli me frotter les yeux, mais je puis vous garantir que je ne rêvais pas.

— Je vous crois !

— La gamine était même fort recueillie. Elle suivit aussi la leçon de catéchisme. A l'issue de celle-ci je l'interrogeai. Elle me raconta sa vision avec une simplicité qui me déconcerta et me décrivit l'apparition.

— Quelle en est la description exacte ?

— Elle avait les mains jointes mais tournées vers la terre.

— Tournées vers la terre ? répétei-je. Quel est le sens, selon vous, de cette pose inusitée ?

— J'y ai longuement réfléchi, mais en vain.

— Sans doute, dis-je après quelques minutes de méditation, sans doute un geste symétrique de l'inflexion du corps.

Le chapelain sursauta :

— Oui, c'est cela, s'écria-t-il... Vers la misère, vers les pauvres !... Quant à la coiffure, il résulte de ses explications qu'elle portait un diadème semblable à celui de la Vierge de Beauraing et que vous avez si bien décrit dans votre livre.

— A propos de l'inclinaison du buste, je crois devoir vous faire remarquer que la « Notre-Dame des Sept-Douleurs » qui se trouve dans la chapelle du « Vieux Bon Dieu » de Tancremont se penche aussi vers la gauche.

— Oui, mais pas de la même façon. La Dame de Banneux semblait converger de sa tendresse un petit enfant et lui parler. Son costume offrait certaine analogie avec celui de Notre-Dame de Lourdes. Elle avait une voile blanc, une robe blanche, une ceinture bleue. La robe, légèrement remontée, du fait de son

attitude, découvrait le pied droit; celui-ci était nu et s'ornait au sommet, d'une rose d'un or merveilleux...

— Comme à Lourdes, dis-je.

— Oui. Sa taille était d'environ un mètre soixante. L'enfant, extasiée, a récité, m'a-t-elle dit, six dizaines de chapelet — plus ou moins. La Dame, elle, remuait les lèvres mais la fillette n'entendait rien. Puis, tandis qu'elle posait la main gauche sur sa poitrine, elle a levé le doigt comme si elle l'appelait... Quelques secondes après, la vision s'est évanouie. Son interrogatoire terminé, je l'examinai longuement, avec attention et lui pris le poignet. Son pouls battait normalement, ses yeux ne témoignaient d'aucune fébrilité. Elle était aussi parfaitement calme qu'on peut l'être. Je lui recommandai alors, comme je l'avais fait à sa petite amie, de ne parler de cette affaire à personne. Mais, le 18 janvier...

— Pardon, Monsieur le chapelain, interrompis-je, qu'a fait l'enfant le 16 et le 17?

— Rien.

— Comment? Rien? N'a-t-elle donc pas cherché à revoir l'apparition (les mécréants et certains médisants catholiques diraient : à se refaire une vision)?

— Non!

— C'est assez étrange!

— Je l'ai questionné à ce sujet, répondit l'abbé. Elle m'a répondu qu'elle sentait au fond d'elle-même qu'elle ne verrait rien ce jour-là. Je continue. Le 18 janvier, vers 7 heures du soir, donc à la même heure que le 15, elle sort de chez elle, invinciblement attirée au dehors. Elle m'a fait part de ce qu'elle avait éprouvé à ce moment. Au milieu du sentier, dans le jardin, elle tombe à genoux et se met à prier à voix basse. Soudain, elle tend les bras : la Dame était à la même place que le premier jour, au centre du parterre, soit à moins de trois mètres d'elle.

— C'est à donner la chair de poule! ne pus-je m'empêcher de murmurer.

— Attendez. Mariette resta ainsi vingt minutes à prier dans l'obscurité complète, sous une bise cinglante. Ensuite, elle se leva sans quitter des yeux l'apparition. Dès sa sortie de la maison, son père l'avait suivie. Se rendant compte, dès l'abord, qu'en vérité quelque chose d'extraordinaire se passait, il accourut ici. J'étais absent. Il alla frapper alors à la porte du voisin, M. Charlesèche. Celui-ci l'accompagna. A leur arrivée chez Beco, la fillette descendait vers la barrière pour gagner la route. Son père, stupéfait, lui cria : « Mariette, Mariette, où vas-tu? » Et l'enfant répondit d'une voix calme — d'un calme à vous donner le frisson : « Elle m'appelle! » Les deux hommes, sans mot dire, la suivirent pas à pas. Elle traversa lentement la route. Trois fois, elle s'arrêta, tomba à genoux et se mit à prier. Elle se dirigea ainsi, en effectuant une large courbe, vers une source située à vingt-cinq mètres, environ, de l'autre côté du chemin, à l'orée de la sapinière. Arrivée là, elle plongea ses mains dans l'eau glacée. Alors elle parut sortir d'un rêve et se mit à regarder de tous côtés. Ils l'interrogèrent. Elle raconta que la Dame lui avait dit de « pousser » ses mains dans l'eau. L'apparition, cependant, était toujours là! Mariette parut la considérer de nouveau avec attention. Après quelques minutes, les deux hommes l'entendirent qui murmurait : « Cette source est réservée pour moi! » Puis « Bonsoir... Au revoir! » Ce jour-là, je dus partir en voyage. Incidemment, je passai devant une église; j'y entrai et me mis à prier en demandant à la bonne Vierge Marie de m'éclairer en ces graves conjonctures. A peine rentré chez moi, M. Charlesèche vint me conter ce qui s'était passé. Je résolus d'aller trouver le P. del Marmol, en résidence au château de sa famille proche d'ici, ainsi que le comte de Couédic, son parent. Ensemble, nous discutâmes longuement et nous nous rendîmes chez Beco. En cours de route, je dis à mes compagnons : « Si seulement nous pouvions avoir, comme preuve, une conversion à

Banneux! » Il me semblait que je n'en demandais pas trop en postulant cela, et que c'eût été suffisant pour me faire une opinion. Le père Beco, à sa porte, semblait nous attendre. A peine eus-je ouvert la bouche, qu'il me dit sans ambages : « Monsieur le chapelain, à quelle heure serez-vous à l'église demain matin? » Je le regardai tout surpris. Mais il reprit immédiatement : « Je voudrais me confesser et communier. » C'est bien, lui dis-je d'un ton plutôt sec, pour cacher mon émotion, je serai à l'église demain matin vers... 6 h. 1/2. » J'hésitai un peu en lui indiquant l'heure, car je me représentais le sacrifice de cet homme et je désirais, en le faisant venir avant tous autres, lui faciliter sa démarche. Personne, en effet, ne l'eût remarqué de si bonne heure, la messe n'étant dite qu'à 7 h. 1/2. Le lendemain, M. Beco était là. Il se confessa et communia sans gêne apparente. Depuis lors, Monsieur, il fait ses devoirs, tous ses devoirs, comme un bon chrétien.

... J'avais préparé quelques questions sous-jacentes :

— A quelle hauteur se tenait l'apparition, Monsieur le chapelain?

— A trente centimètres du sol environ. Plus, peut-être. Elle en était séparée par un nuage un tantinet grisâtre.

— Avez-vous d'autres précisions à son sujet?

— Oui. Le 18, la Dame tenait les mains jointes dans la position usuelle. Elle avait un chapelet dont on n'apercevait pas la croix : celle-ci était dissimulée dans les plis de la robe.

— Comme à Beauraing encore!

— Oui... C'est assez curieux... Cette vision du 18 a duré à peu près une demi-heure. La fillette a expliqué son attitude en disant que la Dame l'appelait du doigt. Chaque fois qu'elle s'arrêtait et tombait à genoux, c'est que la Dame s'arrêtait. Elle était contrainte de s'agenouiller à ce moment; elle n'aurait pu résister. L'apparition se montrait toujours de face. Elle se déplaçait en une sorte de glissement. Arrivée immédiatement au-dessus de la source (vous m'entendez bien, n'est-ce pas? la Vierge n'était pas dans les sapins, comme on l'a dit : elle était au-dessus de la source, dont le petit nuage grisâtre la séparait), elle a ordonné à l'enfant de plonger les mains dans l'eau. Puis, elle a dit : « Cette source est réservée pour moi... Bonsoir... Au revoir ». Ces dernières paroles ont été redites à haute voix sitôt prononcées.

— Parce qu'elle le voulait ainsi! Cette enfant est une messagère. C'est aussi évident, que possible...

... La troisième apparition, continua-t-il, se produisit le 19 janvier à la même heure que les précédentes. L'enfant se rendit au jardin où il lui semblait qu'on l'appelait. Elle se mit à genoux, puis, après quelques minutes d'attente, s'écria : « Oh! la v'la! » Elle ouvrit les bras. Elle venait en effet d'apercevoir la Dame merveilleuse toute petite — une trentaine de centimètres — au fond du ciel. Celle-ci descendait lentement vers elle comme dans un rayon, portée par un coussinet de nuages; elle se posa au milieu du parterre, comme les autres fois. Alors elle l'interrogea : « Qui êtes-vous, Madame? » Et on l'entendit qui murmurait : Ah! la sainte Vierge des Pauvres... » Mariette se dirigea ensuite vers la route, comme la veille, en s'agenouillant trois fois, suivant le rite que je vous ai décrit. Arrivée devant la source, elle demanda : « Vous m'avez dit hier : Cette source est réservée pour moi?... » Elle demeura pendant quelques secondes attentive à la réponse — qu'elle redit : « Pour toutes les Nations, pour tous les malades... » « Merci, merci! » ajouta-t-elle. Puis : « Oui, je prierai pour toi! »

... La petite, après cette vision, ressentit un léger mal de tête et une sorte d'irritation des paupières. Elle passa une mauvaise nuit. Pour tromper son insomnie, elle récita son chapelet. Le

D^r Chaumont, consulté, l'examina avec soin. Il ne lui trouva rien d'anormal. M^{me} Beco et sa fille estimèrent, avec raison je pense, que ce mal d'yeux n'avait d'autre cause que d'avoir fixé trop longtemps une vive clarté dans la nuit. Pendant toute la journée suivante, elle demeura au lit et ne prit qu'une collation légère. Néanmoins, ce soir-là, vers 7 heures, elle se sentit une fois encore appelée au dehors. Les parents voulurent s'y opposer, mais ce fut en vain. Il faisait très froid. A sa place coutumière, l'enfant, emmitoufflée, se mit à genoux, récita son chapelet, puis, après quelques minutes d'attente, ouvrit les bras et s'exclama : la voilà!... Alors elle demanda : « Que désirez-vous, belle Dame? » Et la Dame lui répondit : « Une petite chapelle! » A ce moment, elle tomba face contre terre. Le D^r Chaumont, qui la surveillait, se précipita et, la prenant dans ses bras, la porta dans la maison. Au bout de cinq minutes elle revint à elle.

— Une syncope?

— Non! Un anéantissement.

— Une syncope, répliquai-je, peut aisément s'expliquer. L'enfant était mal disposée, ses nerfs étaient surexcités, elle était quasiment à jeun. Bien peu pourraient supporter des émotions pareilles, coup sur coup.

— Je tiens pour l'anéantissement, l'effondrement consécutif à un choc... mettons... surnaturel. Je ne suis pas médecin et une explication valable serait bien malaisée. Je me contenterai d'affirmer qu'à mon sens cet effondrement, cette « absence » n'avait rien de morbide.

Je hochai la tête, mais il poursuivit :

— Le lendemain matin, je l'interrogeai : « Elle t'a dit : une petite chapelle? » — « Oui », me répondit-elle. — « Et après? » — « Après, Monsieur le chapelain, elle a étendu les bras et elle m'a donné une bénédiction. » — « Montre un peu comment elle a fait, Mariette? » — « Voici. » — Alors, elle figura une imposition des deux mains suivie d'un signe de croix avec la main droite.

— Le rite de l'exorcisme! murmurai-je.

— Je lui demandai ensuite : « Et après cela, tu es tombée? » — « Je ne me souviens pas! » — « Comment, Mariette, tu ne te souviens pas! C'est bien étonnant! » — « Non, Monsieur le chapelain, je ne me rappelle rien d'autre sinon qu'elle doit m'avoir dit « Au revoir ».

Les coudes sur le bureau, j'écoutai de toute mon attention émue.

Le prêtre se recueillit un instant.

— J'ai cru, continua-t-il, que cela pouvait dégénérer en auto-suggestion. Cette imposition des mains! Cette bénédiction!... Cela m'a profondément troublé. J'ai dit alors à la fillette sans guère de réflexion, en plein désarroi : « Ma fille, il faut rester chez toi désormais. Cette affaire est finie. Obéis à ton papa et à ta maman... Promets-le-moi! » Elle me répondit je ne sais quoi au juste avec des larmes, avec des sanglots. Ça me faisait mal, Monsieur, oui, ça me faisait mal... Je sentais confusément que je lui demandais un sacrifice impossible et qu'elle n'appartenait plus désormais à personne, sinon... Aussi, le 21, à la même heure, soit vers 7 heures, elle demanda la permission de sortir et l'obtint. Elle se mit en prières... Quelques minutes après, elle se releva et rentra toute triste en disant : « La sainte Vierge m'a bénie... Elle ne reviendra plus! » Quoi qu'il en soit, jusqu'au 11 février Mariette se rendit ponctuellement au même endroit chaque soir et récita son rosaire... Ce fut en vain. Ni des froids de 10 degrés, ni la neige, ni la pluie battante ne pouvaient la retenir chez elle. Certains soirs elle récita jusqu'à deux rosaires. Elle priait avec calme, sans ostentation, sans emphase. Elle semblait accomplir simplement un simple devoir. Le 11 février, alors qu'elle disait son second chapelet, debout — car elle était particulièrement lasse ce soir-là — elle tomba brusquement à genoux. Quelques minutes après elle se leva et fit quelques pas, semblant fixer un point assez

élevé, comme si elle examinait les traits d'une personne de haute taille. Elle arriva ainsi à la source, non sans s'être agenouillée trois fois en chemin, de la même façon qu'elle l'avait fait précédemment. Arrivée là, elle se mit à genoux à nouveau et récita une quinzaine d'*Ave*. Sa prière terminée, elle se signa en murmurant : « Oh merci! merci! ». Puis elle tomba dans une sorte de prostration et se mit à pleurer doucement. Cette scène dura environ dix minutes. Elle rentra alors chez elle comme une automate, sans mot dire et sans avoir conscience de ce qui l'entourait. Elle s'assit sur une chaise et, la figure dans les mains, demeura songeuse un long moment. On la laissa tranquille. Peu à peu, elle revint à la réalité. Dès qu'elle se sentit daplomb, elle se dirigea vers le village et vint frapper à ma porte. Vous savez, Monsieur, que je me suis toujours tenu à l'écart. Je n'ai pas assisté aux apparitions. Ce soir-là je pressentais que la fillette devait venir. J'étais inquiet et ne pouvais m'appliquer à quelque besogne. J'avais pris, déposé, repris mon bréviaire. J'étais nerveux. En vérité, Monsieur, j'attendais cette enfant...

— On a parfois de ces pressentiments...

— Elle venait me demander la permission de communier le lendemain. Je l'interrogeai. Répondant à mes questions, elle me confia qu'elle avait remercié la Dame parce que celle-ci lui avait dit : « Je viens soulager la souffrance ». Je profitai de la circonstance pour lui parler de Barnadette, du soixante-quinzième anniversaire des apparitions de Lourdes, mais elle ignorait à peu près tout de cela. C'était, pour elle, une belle histoire dans le genre de celle du Petit Poucet ou de saint Nicolas. Un détail de la dernière audience la rendait soucieuse : c'était de connaître la signification du mot *soulager*. Elle pressentait que ce devait être une bonne chose, voire une chose excellente, car la Dame ne cessait de lui sourire. Aussi, l'avait-elle remerciée de confiance. Toutefois, ce mot *soulager* n'avait jamais figuré dans son vocabulaire ni dans celui de son entourage. Je l'éclairai de mon mieux en me disant qu'en l'occurrence cette pauvre petite n'était assurément qu'une intermédiaire. La Dame, en la quittant, lui avait dit : « Au revoir! » Je résolus d'ajouter au désir que cette promesse faisait inévitablement naître dans le cœur de l'enfant une suggestion personnelle, et je lui dis : « Tu peux te préparer à revoir la sainte Vierge ce soir; prie beaucoup en l'attendant; prie pour tes parents, pour toi-même, pour tous les pécheurs; je suis certain que tu la verras! »

— Ce soir-là, poursuivit-il, donc le 12 février, un dimanche, à 7 heures, ils étaient une vingtaine autour de Mariette. Ce ne sont pas, comme vous le voyez, les foules tumultueuses de Beauraing. Tous attendaient l'apparition comme si elle leur avait été promise. L'enfant, elle, disait vainement chapelet sur chapelet avec une ferveur touchante. Elle fouillait de ses yeux agrandis la trouée des sapins par où, les autres soirs, la Vierge était descendue. Rien! Elle pleura longuement et, autour d'elle, certaines pleuraient aussi, je vous assure. Mes efforts de suggestion n'avaient pas eu le moindre résultat!...

— Surtout, n'ajoutez pas : hélas... car, entre nous, vous vous en doutez un peu, n'est-il pas vrai?

Il ne répondit mot et reprit son récit :

— Le 13 et le 14, même attente et même déception. Le 14 deux médecins l'interrogèrent longuement après l'avoir auscultée. Le 15, à la même heure, elle disait son chapelet depuis un quart d'heure lorsque l'apparition se produisit. J'avais fait dire à Mariette qu'elle devait lui poser cette question : « Sainte Vierge, M. le chapelain m'a dit de vous demander un signe ». Elle le fit. Pendant quelques minutes, elle demeura silencieuse, comme si elle écoutait ou méditait une longue ou sibyllique réponse. Alors, elle reprit son oraison. Celle-ci se termina dans les larmes.

— Cette enfant, lui fis-je remarquer, me paraît singulièrement émotive en dépit de son aspect fruste.

— Non. Je la connais depuis cinq ans que je suis installé ici. Elle est de sensibilité moyenne. Elle n'a pas plus de nerfs que la moyenne des enfants de son âge.

— Et quelle réponse a-t-elle reçue à votre question? demandai-je très vite, car j'étais extrêmement intrigué.

— La Dame lui a dit : « *Croyez en moi, je croirai en vous! Priez beaucoup!* »

Je le considérai longuement et d'une façon si singulière qu'il me dévisagea assez drôlement.

— Eh bien? me dit-il enfin.

— Est-ce bien exactement cela qu'elle a dit?

— Très exactement, Monsieur. Revoyez vos documents.

— Eh bien, Monsieur le chapelain, fis-je d'une voix que j'essayais de raffermir, cette réponse constitue plus qu'une présomption. C'est une indication, une garantie d'authenticité... Ces paroles ont un relief extraordinaire.

Je n'avais pas livré toute ma pensée. J'étais à l'avance convaincu que nul dans ce milieu n'aurait pu dicter pareil propos, aussi péremptoire, aussi net, aussi éloquent en sa concision. Un « inspirateur » d'ordre moyen, comme il pourrait s'en trouver dans la région, eût distillé sa pensée en quelque formule languette et limpide à souhait. Il eût fait des phrases. *Croyez en moi, je croirai en vous.* Cela dépassait, de toute évidence, l'entendement de l'abbé. Celui-ci conjuguait : *Avoir la foi... Ayez la foi...* Alors qu'il eût fallu traduire : *accorder crédit, avoir confiance.* Fiez-vous à moi, a-t-elle dit, alors, seulement, je me fierai à vous. Donnez-moi d'abord votre confiance, ensuite je vous donnerai la mienne...

— Le signe, continuai-je, vous l'avez eu : il est dans le sens profond de ces paroles, dans leurs forme et leur expression mêmes. Elles sont empreintes de bonté, de gravité, de majesté. Elles ont une ligne, un galbe qui ne trompe pas... Et ensuite, Monsieur l'abbé?

— Alors, elle m'a conté que la Dame lui avait dit un secret, un vrai secret puisqu'elle ne peut le confier à personne, pas même à ses parents.

— Bizarre!... Ces secrets me paraissent constituer surtout l'antidote de l'illusion.

— Je n'ai pas d'opinion à ce sujet, me dit l'abbé. Mais les coïncidences sont étranges. Car il convient de se souvenir que Mariette n'avait et ne pouvait avoir eu connaissance de révélations de cet ordre. Je pense toutefois que ce secret intéresse exclusivement et personnellement cette enfant.

— C'est une opinion, lui dis-je en riant... Et ensuite, Monsieur l'abbé?

Il reprit haleine un instant. Je vis qu'il faisait un nouvel effort pour continuer la conversation et je l'en remerciai.

— Les 16 et 17 février, poursuivait-il, elle récita son rosaire comme d'habitude, mais la Dame ne se montra point. Le 20, elle se sentit convoquée par un appel mystérieux. Dans le sentier coutumier, elle se mit à genoux; mais au second chapelet elle se leva... Soudain, elle tomba à genoux, comme une masse.

— Comme à Beauraing!

— Oui... Comme à Beauraing... Je « les » ai vus là-bas... Elle demeura donc dans un complet ravissement pendant quelques minutes, puis elle se leva et marcha lentement vers la fontaine en faisant, comme les autres fois, une large courbe. Trois fois, elle s'agenouilla, parce que, trois fois, la Vierge s'était arrêtée. Arrivée à la source elle fit une courte halte. Elle me dit, lorsque je l'interrogeai, que la Vierge, toujours souriante, lui avait dit avant de disparaître : « *Ma chère enfant, priez beaucoup... Au revoir!* »

— Comme à Beauraing, répétai-je, mais avec plus de tendresse,

avec plus de douceur. Elle fut cette fois plus mère que reine, suivant la parole fameuse de sainte Thérèse à ses derniers moments...

— Oui, sainte Thérèse, murmura le chapelain : celle-là a vraiment compris le sens de l'au-delà, ce qu'il y a de pur, de bon, d'exquis dans les félicités promises aux justes.

— Ce fut, me semble-t-il, cette fois, une vision « heureuse ».

— La Vierge a toujours souri à l'enfant... Je poursuis, Monsieur, si vous le permettez. Le 2 mars, au soir, il pleuvait à verse. L'enfant disait néanmoins son chapelet au dehors sans se plaindre. Elle endurait facilement cette tribulation. A la fin du rosaire, la pluie cessa brusquement. Mariette dit encore une vingtaine d'*Ave*, puis elle se tut, étendit les bras et lentement, articula : *Oui!*... Alors, elle se leva comme pour suivre quelqu'un... Elle fit quelques pas, puis, titubant, elle s'effondra.

— Comme l'autre fois, Monsieur l'abbé?

— Oui, Monsieur, reprit le chapelain, ce fut à peu près comme le 20 janvier. Mais ce soir-là il paraissait qu'elle avait conscience de ce qui se passait autour d'elle. Cela dura une dizaine de minutes. On l'avait d'ailleurs transportée à l'intérieur, dans la cuisine.

— Ce point sera examiné plus tard par les théologiens : soyez-en certain. C'est assez troublant...

— L'enfant a été abasourdie, terrassée, anéantie par un bonheur sans nom. La joie fait peur, dit-on. Il faut avoir de grandes forces pour supporter un grand bonheur comme une grande souffrance. C'était trop beau pour elle : voilà tout.

— L'euphorie est médiane! ne puis-je m'empêcher de lui répondre.

— Je l'ai, une fois de plus, interrogée le plus habilement possible. Elle m'a déclaré que la Dame lui avait dit : « *Je suis la Mère du Sauveur, Mère de Dieu... Priez beaucoup... Adieu!* »

— La similitude de ces révélations avec celles de Beauraing est véritablement saisissante! m'écriai-je.

— Elle m'a dit aussi qu'avant de partir, comme au soir du 20 janvier, la Dame avait imposé les mains et lui avait donné sa bénédiction. Il semble donc que les mêmes causes aient produit les mêmes effets. L'enfant a été surprise d'apprendre qu'elle était tombée. Elle m'a certifié avoir bien dormi la nuit suivante. Puis, tout en parlant, elle s'est mise à pleurer. « Pourquoï pleures-tu, Mariette? » lui ai-je demandé en feignant de sourire. « Oh! Monsieur le chapelain, me répondit-elle, ne riez pas; elle ne reviendra plus, elle est partie pour toujours; je ne la reverrai plus puisqu'elle m'a dit *adieu!* » « Tu la reverras, petite, plus tard, dans le Ciel : c'est là qu'elle t'attend, répliquai-je en cachant mon émotion, mais tâche de mériter de la revoir en continuant à prier beaucoup ainsi qu'elle te l'a demandé. » Et depuis, Monsieur, tous les soirs, Mariette, agenouillée dans le sentier, récite son rosaire. Ensuite, elle se rend à la source et y prie pour tous les assistants, pour tous les pécheurs connus et inconnus. Elle plonge dans l'eau les chapelets et les divers objets de piété qu'on veut bien lui confier. Ni le froid rigoureux, ni la pluie ne l'arrêtent. Tous les matins, avant de prendre l'autobus pour Aywaille, elle assiste à la messe et communie. Des médecins l'ont examinée, entre autres le docteur De Block, directeur de l'Institut Notre-Dame des Anges, à Glain. Tous l'ont reconnue exempte de tares. C'est une enfant très bien constituée tant au physique qu'au moral. On l'a persécutée de toutes façons... Railleries, injures, coups : rien ne lui a manqué. Les gamins de l'école la houspillaient à qui mieux mieux. L'un d'eux l'a même frappée si violemment au visage qu'elle en a porté la trace plusieurs jours durant. Pour se venger, elle a prié l'instituteur de ne pas punir le coupable. Une de ses proches parentes a pris un malin plaisir à, mettons... à la taquiner. On l'a fait souffrir de toutes façons. Elle a tout supporté avec une résignation sans égale. En vérité, Monsieur, c'est une admirable aventure... Cette enfant, pour qui la religion et ses pratiques n'étaient rien,

sauf la récitation hebdomadaire et quasi mécanique du chapelet qui n'avait pour elle — je vous le répète — aucune signification, en fait maintenant la première et la plus importante occupation de sa journée. C'est une belle âme qui s'éveille. Les parents l'ont éloignée de ce milieu; elle suit actuellement les cours de l'école des Sœurs d'Aywaille. Je crois d'ailleurs vous l'avoir dit.

— Et parmi la population, avez-vous constaté quelque changement?

— Beaucoup viennent à l'église qui s'en étaient éloignés et même n'y étaient jamais allés. Je constate, chaque jour, une

amélioration à ce point de vue. Un travail térébrant s'opère dans les cœurs: c'est indiscutable.

— L'arbre se reconnaît à ses fruits, répliquai-je sentencieusement.

Le chapelain considéra un instant les lettres éparses dont s'encombraient sa table de travail, témoignages d'éloquence incertaine mais tout vibrants d'émotion et de reconnaissance et empreints de cette sincérité sans apprêt qui fait monter les larmes aux yeux...

LÉON BOUCHAR.

Les idées et les faits

Chronique des idées

Beauraing et les « Études carmélitaines » (1)

Il nous faut d'abord vider une question préjudicielle, comme on dit au Palais, celle de l'Index *ipso facto*, agitée avec ostentation contre les auteurs belges des brochures pro-beaurinoises par l'*Ami du Clergé* et par le R. P. Bruno, lequel nous a itérativement asséné ce coup de massue dans la *Libre Belgique* et dans cette *Revue*. Sachant que les Ordinaires respectifs les avaient couvertes de leur tacite et suffisante approbation, étant les juges naturels de l'opportunité d'un imprimatur public ou privé, je m'étais borné à hausser les épaules devant les foudres mouillées de l'Index brandies par la revue française et par le R. P. Bruno. Il m'avait cependant paru excessif que ces publications intéressantes mais anodines, brochures d'actualité, de pure information, à l'instar d'articles de presse, ne visant qu'à documenter le public et nullement à l'endoctriner, destinées non à l'*enseigner*, mais à le *renseigner*, fussent prohibées de plein droit, à défaut de la censure, en vertu du Code de droit canonique.

On nous jetait à la tête le 5^o du canon 1399. Habitué à présumer la bonne foi théologique et facilement intimidé, dans ma courte science, par l'apparat scientifique et doctoral, j'avais accepté, les yeux fermés, la citation du canon susdit.

Or, vérification faite, enfin, le canon cité a été tronqué, mutilé, dénaturé, cette citation est un faux.

Reproduisons le texte en litige intégralement :

Canon 1399. « Sont prohibés de plein droit : 5^o Les livres dont il est question aux canons 1385, paragraphe 1, numéro 1, et 1391; DE PLUS, PARI MI CEUX DONT IL EST QUESTION AU CANON 1385 PRÉCITÉ, PARAGRAPHE 1, NUMÉRO 2, les livres et les opuscules qui racontent des apparitions nouvelles, des révélations, des visions, des prophéties et des miracles, ou qui introduisent des dévotions nouvelles, même sous prétexte qu'elles sont privées, s'ils sont édités sans qu'on ait observé les prescriptions canoniques ».

Il est donc de toute évidence que, à prendre ce texte dans sa teneur intégrale, en se gardant d'exciser la proposition soulignée, le dit canon 1399 n'enlève pas dans la prohibition de plein droit qu'il édicte tous les livres et opuscules, quels qu'ils soient, racontant des apparitions nouvelles, des miracles, etc., mais s'applique exclusivement à ces livres-là auxquels il se réfère explicitement, à ceux qui rentrent dans la catégorie d'ouvrages dont il est question AU CANON 1385, PARAGRAPHE 1, NUMÉRO 2.

(1) Voir la *Revue catholique* des 31 mars, 7, 14, 28 avril et 5 mai.

C'est ici que la supercherie se découvre.

Voici le texte de ce canon, paragraphe 1, numéro 2, délimitant le genre de livres à miracles, prohibés de plein droit : « Sans l'intervention préalable de la Censure ecclésiastique, il n'est pas permis, même aux laïcs, de publier :

« 2. Les livres qui traitent des Saintes Ecritures, de la Théologie sacrée, de l'histoire ecclésiastique, du Droit canonique, de la théologie naturelle, de l'éthique ou d'autres sciences religieuses et morales;

« Les livres et les opuscules de prières, de dévotion, de doctrine ou d'enseignement moral, ascétique, mystique, ou autres semblables, bien qu'ils paraissent contribuer à entretenir la piété;

« En général, tous les écrits dans lesquels se trouve quelque chose intéressant spécialement (peculiariter), la religion et les bonnes mœurs. »

C'est aussi limpide que l'eau de roche. Le numéro 2 du canon 1385, déterminatif du 5^o du canon 1399, spécifie deux catégories de livres et les relie par une accolade générique. Première catégorie : livres de sciences théologiques. Deuxième catégorie : livres de piété et de mystique. En résumé, les livres qui traitent spécifiquement de religion et de morale.

Voilà les ouvrages tombant de plein droit, à défaut d'imprimatur, sous la prohibition, s'ils rapportent des apparitions nouvelles, des miracles, etc., les présentant comme vrais, comme surnaturels ou divins, d'après l'interprétation commune des canonistes.

Et, vraiment, il ne faut pas être grand clerc pour comprendre que le caractère doctrinal de ces ouvrages traitant *ex professo* de théologie ou de morale peut conférer un crédit spécial à des relations de faits surnaturels nouveaux, que sous couvert de doctrine la bonne foi des fidèles pourrait être surprise, qu'il appartient donc aux Evêques de s'assurer au préalable si les réserves de droit ont été observées, si l'autorité de l'Eglise n'a pas été témérairement engagée.

Comment, sinon par un subterfuge, assimiler à ces livres ainsi spécialisés les brochures des Maistriaux, des Omer Englebert, des Bouchar, des Nicaise et *tutti quanti*, qui sont de la pure information ou de la discussion journalistique? Dénuées de toute portée doctrinale, théologique, ascétique, mystique, elles ne rentrent évidemment pas dans les catégories visées par le numéro 2 du canon 1385. Et, donc, le 5^o du canon 1399 ne les regarde pas. Il n'y avait qu'un moyen de les y annexer, c'était bien simple, il suffisait d'escamoter la limitation tout au long énoncée par ces mots : les livres parmi ceux (ex his) dont il est question au canon 1385, paragraphe 1, numéro 2.

Tout de même, quand on coiffe le bonnet de docteur, quand on

s'érige en juge de la foi et en inquisiteur, quand on prétend arguer de textes juridiques, on ferait bien d'y regarder de plus près, si l'on ne veut pas être disqualifié.

* * *

Pour déferer à plusieurs demandes, je reviens aujourd'hui sur les faits du 8 décembre que j'avais seulement effleurés dans ma dernière chronique. Cette soirée est remarquable par les expériences médicales tentées pour vérifier l'état extatique des voyants. Il paraît bien, en effet, que ce jour-là, la vision s'accompagna d'une réelle extase et que des preuves plausibles en furent données. M. De Greeff les repousse, naturellement, et s'efforce même de les anéantir. Comme d'habitude, il tranche de haut, burine ses conclusions en caractères impressionnants. Il est venu. Il a vu. Il a vaincu, le César de la psychiatrie. En réalité, il n'est pas venu, il a vu par d'autres yeux que les siens, il est vaincu par des enfants. C'est à la page 187 que M. De Greeff a ouvertement et publiquement accusé les voyants de Beauraing de mensonge : « En résumé : l'état dans lequel se décrivent les enfants ne correspond pas à ce qu'ils ressentent vraiment, à l'état qu'on peut objectivement constater chez eux ». Et il ajoute à l'odieuse accusation de fourberie le fiel de l'ironie « Ce n'est pas de ma compétence de dire si cela peut constituer ou non une extase ».

Nous allons voir. De Greeff prétend avoir pris les enfants en flagrant délit de mensonge. Ses preuves? Voici la plus décisive. Au matin du 11 décembre, « aux D^{rs} Rouvroy et De Greeff, ainsi qu'à M. Lurquin » Fernande Voisin déclare : « Nous n'entendons plus rien, c'est comme si nous n'étions plus sur terre. Comme si nous étions en paradis. » Puis une parenthèse saugrenue (cela dit d'un ton naturel, sans émotion), comme si de rapporter, aujourd'hui, avec calme une émotion ressentie la veille était l'indice assuré de la dissimulation! Ceci n'est plus de la psychologie, c'est du pur pharisaïsme. Et donc Fernande a dépeint à sa manière naïve l'état de ravissement ou la jette la vision.

A la question : — Vous rendez-vous compte du temps?, elle répond : « Nous ne savons pas, nous ne sommes plus sur terre ». Albert et Gilberte approuvent, ajoute De Greeff en gros caractères.

— Entendez-vous la foule? « On entend la foule répondre. »

Puis, note l'inquisiteur, rectification hâtive et spontanée : « parfois, je ne l'entends pas ».

— Comment, lorsque vous n'entendez pas la foule, savez-vous qu'elle a fini de répondre?

« Nous entendons tout ce que nous disons à cinq. Comme nous entendons tous les cinq ce que la Vierge répond. »

— Pendant que vous fermez les yeux quand vous devez cligner, est-ce que la Vierge reste là?

— Elle est encore là. Albert reprend : « Mais, nous ne clignons pas ». Les enfants avaient été un peu interloqués par la question. De Greeff se rengorge. Quelle finesse d'apâche!

* * *

De cet interrogatoire, d'autres similaires et de la constatation de certains faits, il résulte à l'évidence que d'après le témoignage des enfants leur état psychique pendant les visions est singulièrement complexe et se traduit par des réponses variables. Interrogés sur leurs dispositions visuelles, auditives, tactiles, durant l'ensemble des phénomènes, ils répondent tantôt qu'il ne sont plus sur terre, qu'ils ne voient rien, n'entendent rien de ce qui se passe autour d'eux, pas même la foule qui fait du bruit, tantôt, au contraire, qu'ils voient, qu'ils entendent. Et de même, les expériences du 8 décembre ont démontré que parfois ils ne sentent plus rien, M. Lurquin affirme que sous la projection d'une lampe électrique il n'y avait chez les voyants « qu'une esquisse de réflexe palpébral »; le D^r Goethals opine que « le réflexe lumineux n'existait pas, qu'il n'existait qu'une esquisse de réflexe palpébral, qu'en

pinçant Andrée, celle-ci ne bronchait pas, sauf parfois un léger retrait de la jambe, et donc qu'il n'y avait point anesthésie absolue; M. Maistriaux, en pinçant bras, oreilles, jambes, prenant peu ou beaucoup de chair, n'a constaté aucune réaction chez Andrée, une faible réaction d'abord chez Albert retirant son poignet appréhendé, puis, peu après, nulle réaction.

* * *

Sur ces variations de phénomènes la théologie mystique jette une vive lumière. Elle nous apprend et l'histoire des mystiques nous confirme qu'il peut y avoir vision sans extase proprement dite, que l'extase comporte deux éléments : l'absorption de l'esprit en Dieu et, par suite, une certaine aliénation des sens, tantôt complète, tantôt partielle, l'abolition totale ou la suspension incomplète de la sensibilité. L'histoire nous montre des extatiques communiquant encore avec le dehors au cours de leur ravissement. La mystique nous enseigne aussi que l'incombustion et l'invulnérabilité ne sont pas du tout l'accompagnement normal de l'extase, mais des miracles dépendant du bon plaisir de Dieu, qu'il serait absurde de les préjuger et tout simplement criminel de vouloir les vérifier par des brûlures et des blessures, à l'effet de constater la réalité de l'extase.

Le rappel de ces principes élémentaires nous permet de résoudre le problème critique posé à l'occasion des faits de Beauraing. Les déclarations des enfants varient comme varie leur état psychique. Furent-ils hors d'eux-mêmes, subjugués, ravis par la beauté de l'Apparition? Perdus en elle, il leur parut, à ces moments, qu'ils n'étaient plus sur terre, ils perdaient la conscience du temps, ils goûtaient l'ivresse mystique. A un visiteur qui lui demandait ce qu'il aurait éprouvé si son extase s'était prolongée indéfiniment et ne serait plus jamais revenu à lui, n'aurait plus retrouvé ses parents, il répondait : « J'y serais resté ». Se référant à ces minutes de transport qui ne furent, peut-être, pas nombreuses, mais leur laissèrent une impression dominante, les enfants répondaient qu'alors ils ne voyaient, n'entendaient, ne sentaient plus rien. Et tout de même l'expérience de M. Lurquin, à coups de canif et même à l'approche d'une flamme, avec contre-épreuve sur Paulette Dereppe retirant instantanément la main, atteste carrément un degré très appréciable d'insensibilité. Naturellement De Greeff ergote, allègue des servantes qui s'épilent avec des allumettes, explique l'anesthésie produite par l'excitation nerveuse — ô Molière! Nous avons changé tout cela! — et par l'analgésie. Ces arguties ne tiennent pas devant le bon sens et sont réfutées par les faits : le froid sévissait aussi bien pour la petite Dereppe réagissante aussitôt que pour la petite Gilberte restée insensible.

Que l'on n'oppose pas le cas de Bernadette que Dieu gratifia parfois du miraculeux privilège de l'incombustion. L'absorbant en Lui jusqu'à lui faire perdre totalement conscience d'elle-même, est-ce qu'il ne se devait pas à Lui-même de la protéger en l'immunisant des atteintes de l'élément contre lequel elle était impuissante à se défendre elle-même? Il est avéré d'ailleurs que la voyante de Lourdes ne fut pas toujours, au cours des dix-huit apparitions, plongée dans l'état extatique au point de ne plus rien ressentir du dehors.

D'autre part, l'abolition de la sensibilité n'ayant été habituellement que partielle chez les enfants de Beauraing — et les théologiens l'estiment suffisante pour justifier l'extase — on s'explique qu'ils aient manifesté cet état par leurs paroles et leurs actes.

M. De Greeff, en notant la réponse obtenue de Gilberte Degeimbre, après trois questions répétées : « Pourquoi pleures-tu? », à savoir « Elle est si belle! », écrit : « Ne faut-il pas conclure que l'ouïe n'est pas abolie? » Non, maître, il faut conclure : l'ouïe est partiellement abolie.

De Greeff ajoute : « Pendant l'extase », Andrée remarque que sa voisine, Gilberte Voisin, s. met brusquement les mains devant

la figure comme si elle pleurait. Elle dit quelque chose à Gilberte qui instantanément se remet en prière. Vérification faite, ces détails sont exacts, mais faussement situés : cette petite scène s'est passée pendant le chapelet d'action de grâces que les voyants récitèrent sur place, la Vision disparue. C'est le malheur de M. De Greeff, il a un dossier mal composé. Je ne relève pas la fameuse tape dans le dos de Gilberte prétendument administrée par Andrée pendant l'apparition du 17 décembre, alors que cette intervention de la grande sœur s'est certainement produite, la vision terminée. Cette tape a donné sur le cerveau du psychiatre qui est parvenu à y trouver un indice probant de la machination ourdie par Andrée.

Il y a aussi dans ce dossier bourré de pièces inauthentiques, l'histoire de la casquette placée par le D^r Lurquin, au cours d'une vision, devant les yeux de Gilberte Voisin qui s'est retirée alors légèrement », écrit De Greeff, ajoutant que le docteur reçoit cette réponse : « Je continue à voir quand même ». Encore une fois, De Greeff joue de malheur. On l'a confronté avec l'interrogatoire consigné du 28 décembre où on peut lire en toutes lettres : « Le D^r Lurquin dit : « Un jour j'ai mis mon *béret roulé* devant les yeux d'un enfant, et il m'a dit après qu'il voyait le dessus et le dessous. » C'est évidemment du 17 que parlait M. Lurquin et sa déclaration confond le dire de De Greeff. Un béret roulé n'obstrue pas la vue comme une casquette, mais laisse la vue partiellement libre, d'autant que l'enfant s'est retirée légèrement. Elle a donc pu dire, sans mensonge, qu'elle voyait encore, malgré l'obstacle partiel, et sans contredire Andrée écartant le bras du docteur Dejace, c'est-à-dire un obstacle qui masquait la vue.

Un dernier trait, De Greeff, à la fin de ce chapitre, fait état d'une déclaration de Fernande expliquant pourquoi elle n'avait pas posé, à la Vierge, le 29 décembre, la question suggérée : *Et mainte-*

nant que devons-nous faire? Elle a dit, d'après M. Maistriaux, « Les autres ne m'accompagnaient pas quand j'ai voulu le faire ». Cette réflexion, écrit De Greeff, établit l'état d'attention diffuse vis-à-vis de ce qui se passe autour d'elle, concernant l'apparition.

Donc, de par décision doctorale, il ne peut pas y avoir extase, ni même vision, puisque, au moment où la Vision s'évanouissait Fernande s'est rappelé la résolution d'interroger la Vierge et a constaté que les autres voyants encore absorbés ne l'accompagneraient pas. Parler « d'attention diffuse » qui occuperait l'esprit de Fernande pendant toute la durée de la vision est une interprétation arbitraire de sa parole.

C'est sur cet ensemble de faits inexacts, même contournés, d'interprétations arbitraires, de plus sur la méconnaissance des véritables conditions exigées par la théologie mystique pour discerner l'extase que M. De Greeff appuie cette conclusion : Vous affirmez le contraire de ce que vous ressentez et de ce que je constate. Vous êtes cinq menteurs, vous avez joué la comédie, je vous traduis à la barre de l'opinion.

Je laisse le lecteur juge de cette attitude. Pour étayer une telle accusation dont la responsabilité, au besoin devant la justice, n'est pas couverte par l'immunité professorale et moins encore par l'obligation du secret professionnel, il aurait fallu apporter d'autres preuves que ces piètres arguties. Il n'est pas exact assurément que la conclusion de M. De Greeff s'impose, car il n'y a pas une seule objection faite par lui qui ne puisse être résolue par l'hypothèse d'une apparition surnaturelle.

C'est ce que je continuerai à établir ici péremptoirement.

(A suivre.)

J. SCHYRGENS.

COOSEMANS

JOAILLIER ET ORFÈVRE
DE L.L. M.M. LE ROI ET LA REINE
25, AV. DE LA TOISON D'OR BRUXELLES